

## *Le SR Air et Turma* *Quelques biographies*

### **DONNÉES TECHNIQUES**

Courte synthèse réalisée avec quelques données recueillies, notamment sur des sites internet que nous avons mentionnés en source des biographies.

Parmi ces sites il convient de citer celui de l'Amicale des Anciens des Services Spéciaux de la Défense Nationale (AASSDN) :

<http://www.aassdn.org/>

auquel nous convions le lecteur et qui mérite d'être encouragé et aidé dans ses recherches.

Marc Chantran

**DERNIÈRE MISE À JOUR : 2 MAI 2017**

\*\*\*

## SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

<b>1</b>	<b><i>Le SR Air et Turma</i></b>	<b>4</b>
1.1	1940-1942	4
1.2	1943-1944	5
1.3	Histoire simplifiée d'une trahison	6
1.3.1	Pseudonymes utilisés	6
1.3.2	Document	6
<b>2</b>	<b><i>La source K</i></b>	<b>8</b>
2.1	Rattachement à Vengeance	8
2.1.1	Ce qu'en dit Vic Dupont	8
2.1.2	Ce qu'en dit le général Jean Bézy	8
2.1.3	Au bilan	9
2.2	KELLER Robert	10
2.2.1	Sa vie	10
2.2.2	Lieux de mémoire	13
2.2.3	Références	13
2.3	GUILLOU Pierre Marie	14
2.3.1	Sa vie	14
2.3.2	Lieux de mémoire	14
2.3.3	Références	15
2.4	MATHERON Laurent	16
2.4.1	Sa vie	16
2.4.2	Lieux de mémoire	16
2.4.3	Références	17
2.5	GRIMPEL Gérard, Marie, Édouard	17
2.5.1	Sa vie	17
2.5.2	Références	17
2.6	Histoire d'une récupération	18
2.6.1	L'imposture de « Libération nationale PTT »	18
2.6.2	Faux et usage de faux	19
2.6.3	La Résistance des PTT	20
2.6.4	Médaille de la Résistance	21
<b>3</b>	<b><i>Le groupe PTT Archives</i></b>	<b>23</b>
3.1	RICHARD	23
3.2	GUILLET Robert	23
3.3	JULIEN Georges	23
<b>4</b>	<b><i>Le groupe JEANNE</i></b>	<b>24</b>
4.1	JEANNE Robert, Louis, Édouard	24
4.1.1	Sa vie	24
4.1.2	Lieu de mémoire	27
4.1.3	Références	27
4.2	BRUNET Henri, Charles, André	27
4.2.1	Sa vie	27
4.2.2	Lieu de mémoire	30
4.2.3	Références	30
<b>5</b>	<b><i>Le sous-réseau Le Foc</i></b>	<b>31</b>
5.1	Le capitaine Jean VIAUD (alias <i>Le Foc</i> )	31
5.1.1	Au SR Air	31

5.1.2	À Vengeance	31
5.1.3	Sa femme	32
5.2	<b>ROUSSE André</b>	32
5.3	<b>CARRAZ Albert</b>	33
5.3.1	Parcours	33
5.3.2	Actions	33
5.3.3	Juin 1944	34
5.3.4	Messages de la BBC	34
5.3.5	Membres de l'équipe	34
5.3.6	Fausse identité	34
5.3.7	Arrestation	35
5.3.8	Hiérarchie	35
5.3.9	Attestations	35
5.4	<b>PAPIN Gaston</b>	35
5.4.1	Biographie	35
5.4.2	Références :	36
5.5	<b>MEIFRED-DEVALS Édouard, Hippolyte, André</b>	36
5.5.1	Sa vie	36
5.5.2	Citation (à l'ordre de la division)	37
5.5.3	Références	37
5.6	<b>PIJEAUD Colette</b>	37
6	<b>Le sous-réseau Arc en Ciel</b>	38
7	<b>Autres membres du SR Air - Turma</b>	39
7.1	<b>ANSOT René, Marcel, Henri, Louis</b>	39
7.1.1	Sa vie	39
7.1.2	Références	40
7.2	<b>DUCHESNE Charles, Emmanuel, Georges</b>	40
7.2.1	Sa vie	40
7.2.2	Références	41
7.3	<b>DUVAL Constant</b>	41
7.3.1	Sa vie	42
7.3.2	Références	42
7.4	<b>GUY Henri, Lucien</b>	42
7.4.1	Sa vie	43
7.4.2	Références	43
8	<b>La centrale Turma</b>	44
8.1	<b>Les responsables</b>	44
8.1.1	Chef de la centrale : Jean CHARBONNEAUX ( <i>Cumulo</i> )	44
8.1.2	Chef du secrétariat : Pierre MALLEZ ( <i>Mercur</i> )	44
8.1.3	Secrétaire : Adrien BORIES ( <i>Priam</i> )	44
8.2	<b>Témoignage de l'abbé Cyprien VILLIEN</b>	44
8.2.1	Situation en juin 1940	44
8.2.2	Contacts avec la Résistance	44
8.2.3	Contact avec Vengeance	45
8.2.4	Ça suit	45
8.3	<b>Un agent de liaison : l'abbé Gilbert THIBEAUT</b>	46
8.3.1	Le récit de Rémy	46
8.3.2	Références	49

Turma est un réseau de résistance qui a pris sa source et s'est développé auprès du SR Air replié à Vichy de 1940 à novembre 1942, date de l'invasion de la Zone libre et du départ du SR Air vers Alger.

Pour bien connaître toute cette histoire, il convient de consulter d'une part les documents mis en ligne sur notre site, partie « Ouvrages fondamentaux », et d'autre part le livre du général Jean Bézy : *Le SR Air*, Paris, éd. France-Empire, 1979, in-8, 320 p., référence incontournable sur cet organisme, écrite par celui qui a été l'adjoint de son chef, le colonel Ronin.

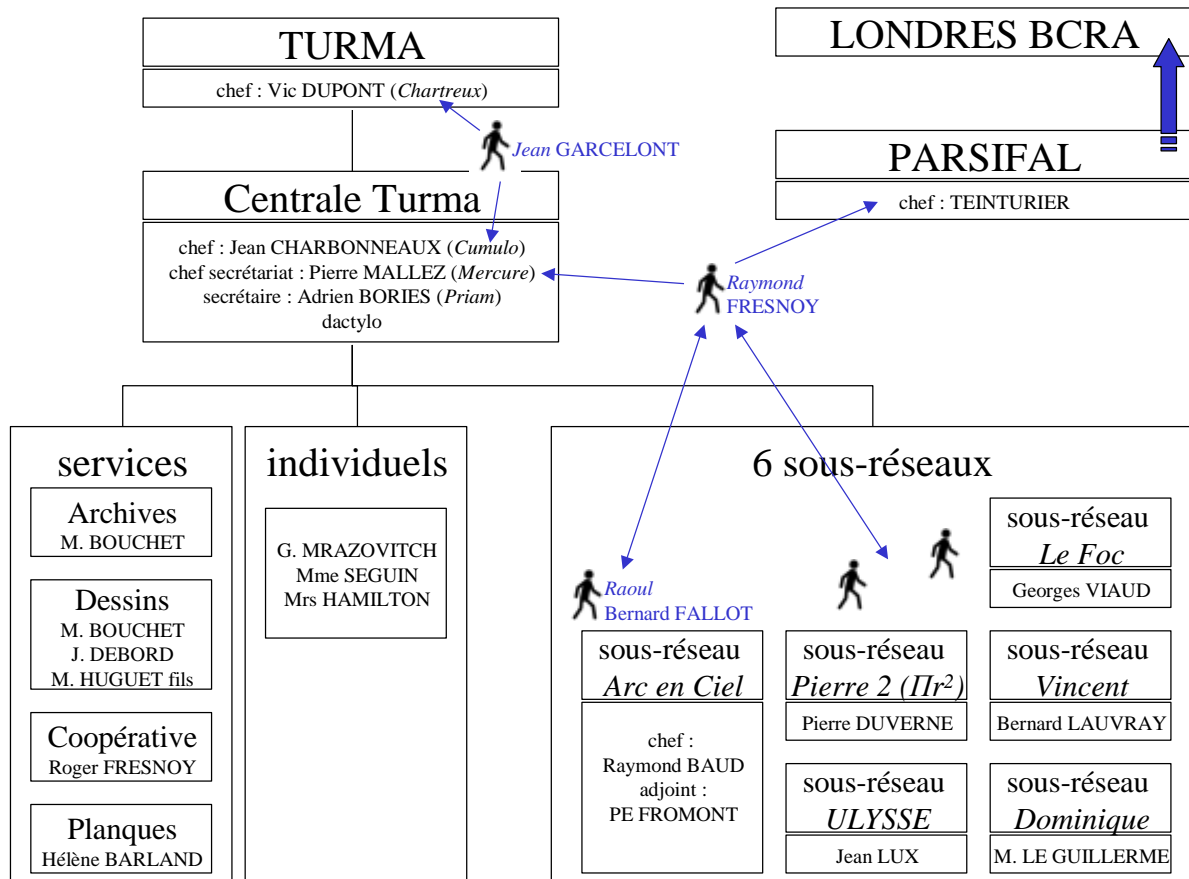
Pour simplifier, nous proposons le croquis sommaire suivant (en bleu : Turma), largement élagué pour faciliter sa lisibilité. Il représente le SR Air et Turma à partir de l'automne 1940 (et jusqu'à fin 1942 environ) :



## 1.2 1943-1944

Ce croquis présente Turma dans sa version d'après novembre 1942, quand le réseau s'est rattaché au BCRA.

En bleu clair : les agents de liaison. C'est par certains d'entre eux que s'est infiltré l'ennemi.



### 1.3 Histoire simplifiée d'une trahison

Copie d'un document des Archives nationales (72AJ/67/II/pièce 1, identique au 67/III/pièce 19bis), daté du 19 février 1944.

Comme l'indique l'entête, il s'agit d'un « rapport établi par un co-détenu de *Parsifal* et résumant les renseignements verbaux donnés par *Parsifal* lui-même », ce qui explique les quelques inexactitudes de détail que nous mentionnerons.

Nous mettons les pseudonymes en italiques et tout ce qui est mis entre crochets représente nos ajouts et précisions.

#### 1.3.1 Pseudonymes utilisés

Pseudonymes utilisés dans les textes présentés ci-après (en bleu : les traîtres et les ennemis) :

<i>André</i> .....	ANGLY André .....	Turma, traître
<i>Arc en Ciel</i> .....	BAUD Raymond .....	chef du sous-réseau Arc en Ciel
<i>Bernard</i> .....	FALLOT Bernard .....	Turma, traître
<i>Castor</i> .....	MANN René .....	sous-réseau Simbad
<i>(Cléopâtre)</i> .....	DAVINROY Claire .....	centrale Parsifal
<i>Cumulo</i> .....	CHARBONNEAUX Jean .....	Turma
<i>Jean-Marie</i> .....	CHARBONNEAUX Jean .....	Turma
<i>Masuy</i> .....	DELFANNE Georges .....	Belge au service de la Gestapo
<i>Mercure</i> .....	MALLEZ Pierre .....	Turma
<i>Normand</i> .....	AVENEL Henri .....	Turma
<i>Parsifal</i> .....	TEINTURIER Robert .....	chef de la centrale Parsifal
<i>Raoul</i> .....	FALLOT Bernard .....	Turma, traître
<i>Raymond</i> .....	FRESNOY Roger .....	Turma, traître
<i>Ulysse</i> .....	LUX Jean .....	chef du sous-réseau Ulysse
<i>Turma</i> .....	DUPONT Victor (Vic Dupont) .....	chef de Turma

#### 1.3.2 Document

En juillet 1943, il s'est infiltré dans le [sous-]réseau Arc en Ciel de chez Turma un lieutenant du CE [contre-espionnage] allemand, nommé *Raoul* (ou *Bernard* à Paris). Il a occupé divers postes dans le réseau et est devenu agent de liaison du chef de réseau.

Vers le 25 septembre, on a arrêté *Arc en Ciel* et *Raymond*. *Arc en Ciel* a parlé. *Raymond* a continué à travailler pour les Allemands.

Le courrier d'*Arc en Ciel* était photographié depuis trois mois.

Ont été pris, grâce à *Raymond* : *Ulysse* et *Castor* du réseau Simbad, *Normand* et *Mercure*.

Le 4 octobre, *Raymond* étant en voiture avec *Raoul* et Langsfeld a aperçu *Cumulo* et *Jean-Marie* [ne fait qu'un avec *Cumulo*] près le métro de La Pompe. *Jean-Marie* a été atteint à la cuisse. *Cumulo* a été poursuivi jusqu'au 6<sup>ème</sup> étage d'une maison où il a été tué.

Le 9 octobre, *Turma* a été arrêté gare Montparnasse lors d'un rendez-vous avec *André*, camarade de *Raymond*.

*Raymond* fixe, par l'intermédiaire de Jean-Pierre Morel, agent de liaison de Parsifal, un RV à Parsifal pour Turma. Parsifal est arrêté vers le 12 ou le 15 octobre.

Claire, la secrétaire de Parsifal est arrêtée ; les papiers ont été sauvés.

On a pris 1 million chez Parsifal et 300.000 que Raymond transportait pour Turma.

Les Allemands ont eu le code Parsifal. Ils cherchent alors sérieusement le centrale Coligny parce que Parsifal recevait des télégrammes pour Coligny.

Identité de *Raymond* : Raymond Fresnoy, né le 18 janvier 1921 à Belle-Église (Oise). Sa mère habite rue Louis-Daim à Saint-Ouen. A travaillé dans un garage de Saint-Ouen, puis aux

Messageries Hachette. A provoqué l'arrestation du directeur de chez Hachette M. Marchand, et du chef du personnel M. Morin.

Autres renseignements : au 101, avenue Henri-Martin se trouve le bureau *Masuy*.

- Le chef du CE est le commandant Schaffer : 1,75 m, 50 ans, grisonnant, en partie chauve, front fuyant, figure charnue, lunettes, gros, marche à petits pas, ventre en avant.
- Capitaine Langsfeld : 30 ans, 1,76 m, fort, brun, cheveux lisses avec une raie, ne peut pas fermer complètement la main gauche. Il serait le chef effectif. Avant la guerre, il aurait dirigé en France et en Belgique un réseau allemand de 174 agents. Intelligent, vaniteux.
- *Masuy* est le nom d'une firme commerciale qui avait avant-guerre un commerce d'importation-exportation à Bruxelles. Il existe un autre bureau à Paris sous le nom de Fauchaux (autre firme commerciale). C'est un Belge, 1,68 m, 55 ans, très maigre, cheveux gris plaqués en arrière, visage anguleux, veston noir, pantalon rayé (fait très maître d'hôtel). *Masuy* et Langsfeld parlent parfaitement allemand, français et flamand. Les couleurs préférées de *Masuy* sont : vert amande, gris, vert, il a un complet à larges rayures beige et vert amande, un gros chronomètre-bracelet en or avec cadran rose pâle.
- *Raoul* et *Bernard* (lieutenant) serait un Belge vivant en France depuis l'âge de 12 ans : 23 ans, 1,78 m, cheveux blonds bouclés, teint frais, l'air d'une brute, sourire de travers. Habillé de préférence en beige, même chronomètre que Langsfeld.

Le reste des agents du réseau sont des Belges, Français et Alsaciens. Ils sont tous connus au restaurant Mairus, rue de Bourgogne, sous le nom de « bureau *Masuy* ».

On signale que Violette Morris travaille avec eux. Elle habite la péniche La Mouette, au pont de Neuilly. Sa voiture porte le numéro 3005/BL 7.

Avenue Henri-Martin fonctionnent la fameuse baignoire et un casque électrique à haute fréquence.

## **2 La source K**

### **2.1 Rattachement à Vengeance**

Nous assistons aujourd'hui à une récupération éhontée de la Source K par des associations syndicales de gauche et par les butors de la « Résistance PTT » (*sic*). Nous parlerons ci-après (§ Histoire d'une récupération) de ce qu'il convient de penser à ce sujet.

Auparavant, nous laisserons la parole à l'Histoire, à savoir aux témoignages publiés de ceux qui ont vécu les faits et côtoyé Robert Keller, le fondateur de la Source K.

#### **2.1.1 Ce qu'en dit Vic Dupont**

Il convient de ne pas oublier que Robert Keller, avant de travailler pour le SR, **a d'abord été un membre de Turma Vengeance**. C'est bien Vic Dupont qui a recruté le *Lion* (janvier 1941) et qui collectait ses renseignements.

Extraits des *Témoignages*, mis en ligne sur notre site, auxquels on se reportera :

Surtout Robert Keller, sous-ingénieur des PTT, agent de renseignements remarquable travaillant aussi pour le SR Guerre, et qui a fourni d'importants renseignements, car il dirigeait les branchements. Grâce à lui, on avait fait un plan complet d'isolement téléphonique du réseau allemand dans la région parisienne et on pouvait intercepter une grande partie des messages officiels entre Vichy et Paris. Robert Keller a toujours travaillé dans la coulisse. **Vic Dupont l'emmène à Vichy pour que sa position soit claire.** [...]

L'occupation de la zone libre lui fait perdre les contacts avec les SR vichyssois. [Vic Dupont] envoie Robert Keller à Vichy, mais celui-ci constate que tous les officiers du SR sont partis pour Alger. [...]

Les Corps Francs avaient l'ordre de ne faire aucune action. On les entraînait, on procédait à la mise en place des troupes pour le jour J, on leur faisait faire des transports d'armes, quelques travaux utiles au SR (par exemple, des forages pour des branchements de lignes souterraines à longue distance, préparés par Robert Keller). [...]

Les renseignements PTT étaient dus surtout à Robert Guillet (mort dans un camp de concentration en Allemagne), à Julien, à Robert Keller, sous-ingénieur des PTT qui s'occupait des lignes souterraines à longue distance. Il put donc fournir toute l'organisation de ces lignes souterraines particulièrement importantes, ainsi que les aménagements récents et les utilisations allemandes de ces lignes. Il donnait les détails les plus précis et techniques qui pouvaient permettre leur destruction le cas échéant. Robert Keller était aussi en liaison avec le réseau « Kléber » et il entreprit des branchements sur ces lignes souterraines pour permettre l'établissement des postes d'écoute. Robert Keller fut arrêté au début 1943 au moment où les branchements les plus intéressants avaient pu commencer à fonctionner. Ce fut une grosse perte, car c'était un technicien remarquable.

#### **2.1.2 Ce qu'en dit le général Jean Bézy**

C'est bien Vic Dupont qui a présenté Keller, en septembre 1941, au SR (a priori, d'abord à Badré, alias *Béard*, habitant Bellerive sur Allier) :



« Une liaison quotidienne [...] fut ensuite utilisée également, à l'initiative de Badré, à la transmission des messages de la source « K » du nom de l'ingénieur Keller, à l'origine de cette source d'information.

Keller, ingénieur des PTT avait établi des écoutes sur des lignes longues distances reliant Paris à l'Allemagne. **Il fut mis en contact avec Badré par le docteur Vic-Dupont** et celui-ci apporta, occasionnellement, les renseignements recueillis ; lorsque Vic-Dupont ne venait pas lui-même, il faisait passer les renseignements par des contrôleurs de wagons-lits. Ils étaient immédiatement transmis à Londres. Puis Keller et un capitaine (aujourd'hui général) des Transmissions, Combeaux, eurent l'idée d'installer une écoute permanente par une dérivation sur une maison située à hauteur et près du câble. Ce fut alors le SR Guerre qui recruta et forma une équipe de deux jeunes Alsaciens, rompus à l'usage de la langue allemande et entraînés à la prise en sténo qui assurèrent l'écoute. [...]

Fin 1942, l'un des garçons fut arrêté et cela entraîna l'arrestation de deux de nos amis, Le Vasseur et Grimpel qui lui avaient fourni sa couverture dans leur compagnie d'assurances. Tous deux subirent de très sévères tortures et seul le premier revint d'une longue déportation. »<sup>1</sup>

### 2.1.3 Au bilan

Les deux récits sont parfaitement cohérents et recoupent exactement ce qu'on sait par ailleurs de Robert Keller : il a toujours été un membre éminent de Vengeance.

En janvier 1945, alors qu'il subissait la déportation, son épouse (qui ignorait qu'elle serait bientôt veuve) intégrait **l'équipe fondatrice** de l'amicale Vengeance.

Petit à petit, l'origine Vengeance de Robert Keller sort de l'ombre : on note, entre autres<sup>2</sup>, *Les mystères de la Source K*, de Roger Rouxel (voir mention sur le site), qui rétablit enfin (!) la vérité sur ce point historique que nous ne jugeons pas négligeable.



Plaque de la rue Robert Keller, Paris XV<sup>e</sup>

<sup>1</sup> Jean Bézy, *Le SR Air*, Paris, éd. France-Empire, 1979, in-8, 320 p., p. 58. Préface du colonel Paillolle.

<sup>2</sup> Par exemple la recension de Jean Novosseloff, sur le site MER.

## 2.2 KELLER Robert

Né le 8 mai 1899 à Petit Quevilly (auj. Seine Maritime) de Albert Keller et de Françoise Strub

Épouse : Georgette Marthe Clémence Vincent

Profession : ingénieur

Décédé le 14 avril 1945 à Bergen Belsen

Réseaux : SSMF/TR, SR Kléber, Turma Source K, agent P2

### 2.2.1 Sa vie

Robert Keller était un homme grand, aux larges épaules, au visage énergique et à l'opulente chevelure blonde et bouclée en bataille. Son étonnante histoire est racontée par R. Ruffin dans *Résistance PTT*.

Fils d'Alsaciens, il s'était engagé en 1917 et avait passé les derniers mois de la guerre sur un dragueur de mines. En 1927, il était entré aux PTT où il fut affecté aux lignes souterraines à grande distance (LSGD). C'était l'époque des premiers câbles à longue portée. En 1929, il était chef de station de Vieils-Maisons, station d'amplificateurs la plus proche de Paris sur le câble Paris-Strasbourg. Il passa brillamment le concours d'ingénieur des travaux en 1931 et devint chef de Centre.

De 1932 à 1939, on assista à une considérable extension des réseaux de câbles à grande distance. Robert Keller était un des plus compétents en la matière. C'était un excellent technicien aussi bien sur le plan manuel qu'intellectuel. Il faut ajouter un sens de l'organisation, un esprit de corps et une remarquable abnégation. Toutes ces caractéristiques apparaîtront dans le discours de l'inspecteur général Simon, son collaborateur et ami, lors de l'inauguration de la plaque commémorative du Centre Robert Keller, le 3 novembre 1946 :

« Son caractère est de ceux qui appellent et retiennent l'amitié. Tout de droiture, incapable d'un calcul ou d'une arrière-pensée, il était pour ses amis d'un dévouement sans borne... Doué d'un tempérament de fer, il était d'une activité prodigieuse. Il n'avait rien du technicien de bureau ; son champ d'action préféré était le chantier. Toujours tôt levé, le premier à la tâche, il professait que le chef doit payer d'exemple. Dès qu'il se présentait un travail difficile, une réparation à faire de nuit, un transfert délicat, c'est lui qui allait diriger sur place les opérations. Et il le faisait avec un esprit de décision remarquable, voyant vite et juste, quelles que soient les difficultés. Il avait un sens aigu de la technique; il en connaissait toutes les possibilités et aussi toutes les mesures. »

Chef du Centre des dérangements de Paris, durant la « drôle de guerre », il fut chargé de l'entretien et de la réparation des lignes téléphoniques. C'est ainsi que le 16 mai 1940, le câble Paris-Lille 1 étant endommagé par une bombe, il dirigea les travaux de réparation d'une manière qui lui valut cette citation à l'ordre du régiment : « Chargé de réparer un câble souterrain très important dans la région de Péronne, au moment de l'avance de l'ennemi, a fait preuve d'un courage exemplaire et s'est montré remarquable entraîneur d'hommes. A assuré sous le bombardement le repli de son personnel et de son matériel, en présence de l'ennemi, bien que la route de retraite ait été coupée par rupture d'un pont. A été lui-même contusionné dans la voiture, renversée par l'explosion du dispositif de mine. »

Dès le début de l'Occupation, les techniciens français, sous la direction de Robert Keller et sous contrôle allemand, furent chargés de l'entretien de l'ensemble du réseau téléphonique, à l'exception des territoires intégrés au Reich.

En septembre 1941, Keller rencontre le capitaine Edmond Combaux, ancien de Sup Élec et de l'école polytechnique, ingénieur des transmissions à la Direction des recherches et du contrôle technique des PTT, et le capitaine Simoneau (du SR Kléber, poste P2), qui lui demandent d'étudier les possibilités, d'un « piquage sauvage sur câbles », qui livrerait les conversations des Allemands. Il reçoit pour cela des assurances financières de Simoneau. Malgré les risques considérables de l'entreprise (Robert Keller a quatre enfants), il accepte. Il a une équipe sur

laquelle il peut compter, notamment ses principaux adjoints, deux ouvriers de lignes, Pierre Guillou et Laurent Matheron.



Ainsi commence l'aventure périlleuse qui permettra, en 1942, pendant plusieurs mois, l'écoute et la transmission aux Alliés des conversations téléphoniques des plus hautes institutions allemandes et des hauts dignitaires nazis, de Hitler lui-même. Cet épisode constitue une des plus étonnantes actions clandestines en Europe.

Ce sont les lignes Paris-Reims-Verdun-Metz reliée à Sarrebruck, et Paris-Châlons-Nancy-Sarrebourg reliée à Appenweier, qui mettent en relation les autorités d'occupation avec leur hiérarchie à Berlin. Les opérations envisagées consistent donc à établir sur les grands axes téléphoniques des dérivations permettant l'écoute, le tout sous le regard des Allemands.

La première est établie sur le câble Paris-Metz. Il faut trouver sur le trajet une maison libre pour placer les installations nécessaires à l'écoute, faire fabriquer et transporter clandestinement le matériel et intervenir sur les câbles sous le contrôle des Allemands : trouver un prétexte pour intervenir sur une ligne, ouvrir les fouilles, travailler sur les fils, de nuit pour mieux déjouer la surveillance.

C'est ainsi qu'est trouvée la maison de Noisy-le-Grand sur le câble Paris-Metz.

Robert Keller se trouve sur les premières fouilles avec Pierre Guillou, technicien de ligne, et Laurent Matheron la nuit du 15 avril 1942. Ils opèrent sous une tente d'intempérie, à la chandelle. Travail long et minutieux à effectuer dans l'urgence, accroupi ou à genoux et sous le poids d'un danger extrême. Le travail commencé à 21 h est terminé à 4 h 40 du matin : 70 grands circuits dérivés entre Paris et Berlin, parmi lesquels ceux de la *kriegsmarine*, de la *luftwaffe*, de la *wehrmacht* et de la Gestapo.

La seconde opération a lieu dans les mêmes conditions le 16 décembre 1942, à Livry-Gargan, sur le câble Paris-Strasbourg-Berlin, cette fois sur 484 fils.

Parmi les renseignements fournis par la « source K », il y a notamment ceux provenant de la Gestapo. « Lorsqu'il était question de l'arrestation de résistants, dit Henri Navarre, ceux-ci en étaient immédiatement avisés par des messages anonymes glissés sous leur porte et, le lendemain matin, on notait les récriminations des "gestapistes" qui avaient fait chou blanc.

Certaines interceptions étaient relatives à des questions techniques, concernant notamment les armes nouvelles. (...)

La transmission au SR (P2) des renseignements obtenus par la source K s'effectuait presque quotidiennement par des courriers sûrs, à qui ils étaient remis en des points variables convenus à l'avance. Ces courriers étaient soit des ambulants des PTT qui disposaient de caches à bord de leurs wagons, soit des employés des wagons-restaurants, soit des conducteurs de wagons-lits. Tous ignoraient évidemment la nature et l'importance de ce qu'ils transportaient.

Les renseignements "Source K" étaient démarqués par P2 de telle sorte que leur origine ne pût en aucun cas être décelée. Ils étaient simplement présentés sous l'indication : "source sûre très bien placée". Tous ceux susceptibles d'intéresser les Alliés leur furent régulièrement communiqués ».

Une lettre de dénonciation le disant « agent gaulliste, espion à la solde des Anglais », Robert Keller est convoqué à la Gestapo. Il prend le temps de prévenir ses camarades, mais ne veut pas se sauver de crainte de représailles sur les siens. Il est arrêté le 23 décembre 1942 à Paris et interrogé rue des Saussaies. Les Allemands alors semblent ignorer sa véritable action, mais très vite, ils sont mis sur la voie par la découverte des installations de Livry-Gargan. Robert Keller couvre ses collaborateurs, disant qu'ils ne savaient pas quel était le but des travaux qu'il leur ordonnait d'exécuter.



Georges Lobreau, contrôleur principal des IEM des PTT, agent du SR Kléber et de EM-PTT, arrêté une heure après Keller et qui reviendra de camp de concentration, était, lui, chargé de « commander les travaux à partir des têtes de câbles des stations d'Archives ou de Saint Amand, suivant le cas ». Rue des Saussaies, il est confronté avec Keller, qui, rapporte Lobreau, « a dit en présence de deux officiers SD : "Je vais tout vous dire, mais je tiens à préciser que M. Lobreau n'est pour rien dans cette affaire et qu'il ne sait rien." Hors de ma présence, poursuit ce dernier, Keller a subi un nouvel interrogatoire. Tard dans la soirée, menottes au poignets, on m'a fait monter dans une voiture avec des SS. Dans une autre voiture et dans la même situation que moi, on a fait monter Keller. Puis une troisième voiture s'est jointe aux deux autres et la caravane a pris le chemin de Livry-Gargan. Elle s'est arrêtée, après une hésitation, à l'endroit de la dérivation. Les soldats ont perquisitionné dans le pavillon et après un certain temps ont amené un jeune homme près de moi. Un SD nous a demandé si nous nous connaissions, sur notre réponse négative, on nous a attachés ensemble. Puis deux voitures partiront pour la rue des Saussaies où il y eut une courte confrontation entre Keller et le jeune homme. (...) Peu après les deux voitures repartaient pour la prison de Fresnes.

Arrivés dans le bâtiment 3, à un certain moment nous nous sommes trouvés ensemble et nous avons échangé quelques mots. (...)

Keller, se tournant vers moi :

- Triste Noël pour les gosses !

Il me dit encore : Tu t'en tireras, moi, je suis fichu. J'ai pu savoir que nous avons été dénoncés par une lettre anonyme (...). Il faudra que tu t'occupes de cela.

Les Allemands s'étant rendu compte de notre conversation, nous avons été brutalement séparés. Quelques minutes après, nous étions enfermés dans des cellules provisoires. »

Trois jours après l'arrestation de Keller, un rapport est adressé à Hitler par Himmler. Voici sa traduction :

« Concerne : Installation d'une dérivation sur la liaison principale téléphonique Paris-Strasbourg-Berlin.

Le 21 décembre 1942, au cours d'une conversation, le secrétaire général de la Police française, Bousquet, a porté à la connaissance du *SS-brigadeführer* Oberg qu'un branchement avait été effectué sur le câble principal de la *wehrmacht* Paris-Strasbourg-Berlin sur la route nationale n° 3, à la borne kilométrique 20.800.



Comme auteurs étaient dénoncés un ingénieur français des télégraphes et un fonctionnaire vérificateur. Les actions entreprises ensuite avec les techniciens-experts d'une section de branchements téléphoniques de campagne apportèrent la preuve que cette information était fondée.

La dérivation était installée dans une villa. Celui qui était chargé des écoutes, un Alsacien, a pu également être appréhendé.

Le dispositif d'écoutes est qualifié d'exceptionnel et d'inconnu jusqu'ici par les techniciens-experts. Des interrogatoires menés jusqu'ici, il résulte que le dispositif d'écoutes a été installé sur ordre du major *Béard*, officier du 2<sup>e</sup> Bureau de Vichy. Les recherches continuent.

Signé : Himmler »

(*Béard* est le pseudonyme de Badré).

Robert Keller est déporté le 16 juillet 1943, d'abord à Oranienburg, puis à Bergen Belsen où, atteint du typhus, il meurt le 14 avril 1945.

Déclaré « Mort pour la France », commandant, il sera fait chevalier de la Légion d'Honneur, recevra la Croix de Guerre et la Médaille de la Résistance.

### 2.2.2 Lieux de mémoire

Le nom de l'ingénieur Keller a été donné à de nombreux lieux publics en France :

- Paris XV<sup>e</sup> : une rue (avec tour, piscine, gymnase, crèche) porte son nom ;
- à son nom on trouve une rue à Mantes la Jolie (78711), Pont Sainte-Marie (10150), Cesson-Sévigné (35510), Béziers (34500), Troyes, Mont de Marsan, Savenay (44260), une avenue à la Ferté-Alais (91590), Viry-Châtillon (91170) ;
- à Noisy le Grand, il existe une rue « du réseau (*sic*) Robert Keller » ;
- son nom a été donné à un lycée de Cachan (94230) et au bureau de poste du Petit-Quevilly (76140).

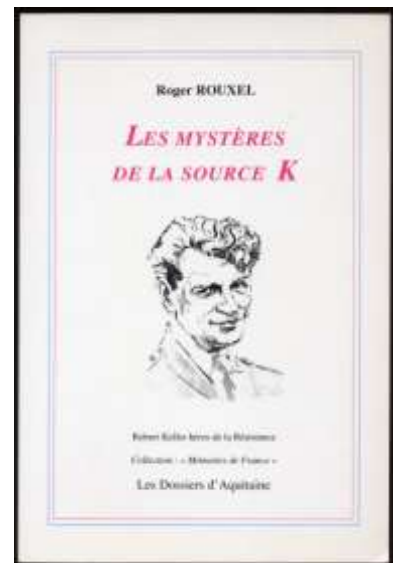
En 1957, les PTT ont édité un timbre à son effigie.

Il existe une télécarte à son effigie (1993).

### 2.2.3 Références

- archives du Bureau Résistance ;
- *Résistance PTT* de Raymond Ruffin, p. 47-48, 77-778 ;
- *Le Service de Renseignements 1871-1944* de Henri Navarre, p. 155 (éd. Plon, 1978) ;
- *Chronique de la Résistance* de Alain Guérin (éd. Omnibus, 2000) ;
- bulletin de l'AASSDN n° 43, p. 11 ;
- *La Guerre secrète des Services spéciaux français 1935-1945*, de Michel Garder, p. 296-297 (éd. Plon 1967).

... et l'ouvrage de R. Rouxel :



## 2.3 **GUILLOU Pierre Marie**

Né le 16 juin 1908 à Plonévez-Porzay (Finistère) de Pierre Guillou et de Marie Renée Cariou

Épouse : Yvonne Gras

Profession : technicien des télécommunications

Décédé fin octobre 1943 à Dora

Réseaux : SSMF/TR, SR Kléber (Poste P2) - Turma Source K

### 2.3.1 Sa vie

Pierre Guillou, entré en 1930 comme ouvrier de main-d'œuvre aux PTT, devenu soudeur et affecté aux lignes à grande distance en 1938, a fait partie de la Résistance PTT dès le début des opérations de la « Source K ».

Une attestation du colonel Dulac, chef du service de *La France Combattante*, dit qu'il « appartenait à la Direction générale des études et recherches en qualité de chargé de mission de 3<sup>e</sup> classe ».

C'est un des membres de l'équipe de l'ingénieur Robert Keller qui, durant la « drôle de guerre », était chargée de la réparation des lignes téléphoniques. Dès le début de l'occupation, les techniciens français, sous la direction de Robert Keller et sous contrôle allemand, sont chargés de l'entretien de l'ensemble du réseau téléphonique, à l'exception des territoires intégrés au Reich (Leur action est rapportée dans *Résistance PTT*).

La confiance absolue que Pierre Guillou a en son chef lui fait accepter immédiatement l'aventure périlleuse qui va permettre, en 1942, pendant plusieurs mois, l'écoute et la transmission aux Alliés des conversations téléphoniques des plus hautes institutions allemandes et des hauts dignitaires nazis, de Hitler lui-même.

L'action envisagée à l'instigation du SR Kléber Poste P2 (capitaine Simoneau) consiste à établir sur les grands axes téléphoniques des dérivations permettant l'écoute, le tout sous le regard des Allemands.

La première est établie sur le câble Paris-Metz. Il faut trouver sur le trajet une maison libre pour placer les installations nécessaires à l'écoute, faire fabriquer et transporter clandestinement le matériel et intervenir sur les câbles sous le contrôle des Allemands : trouver un prétexte pour intervenir sur une ligne, ouvrir les fouilles, travailler sur les fils, de nuit pour mieux déjouer la surveillance.

C'est ainsi qu'est trouvée la maison de Noisy-le-Grand sur le câble Paris-Metz.

Pierre Guillou, technicien de ligne, se trouve sur les premières fouilles avec son camarade Laurent Matheron et Robert Keller la nuit du 15 avril 1942. Ils opèrent sous une tente d'intempérie, à la chandelle. Travail long et minutieux à effectuer dans l'urgence, accroupi ou à genoux et sous le poids d'un danger extrême. Le travail commencé à 21 h est terminé à 4 h 40 du matin : 70 grands circuits dérivés entre Paris et Berlin, parmi lesquels ceux de la *kriegsmarine*, de la *luftwaffe*, de la *wehrmacht* et de la Gestapo.

La seconde opération a lieu dans les mêmes conditions le 16 décembre 1942, à Livry-Gargan, sur le câble Paris-Strasbourg-Berlin, Guillou et Matheron travaillant cette fois sur 484 fils.

Arrêté le 17 janvier 1943, Pierre Guillou est déporté à Dora où il meurt fin octobre 1943 d'après le dossier administratif du Bureau Résistance (le 2 janvier 1944 d'après Raymond Ruffin). Il recevra la Médaille de la Résistance.

### 2.3.2 Lieux de mémoire

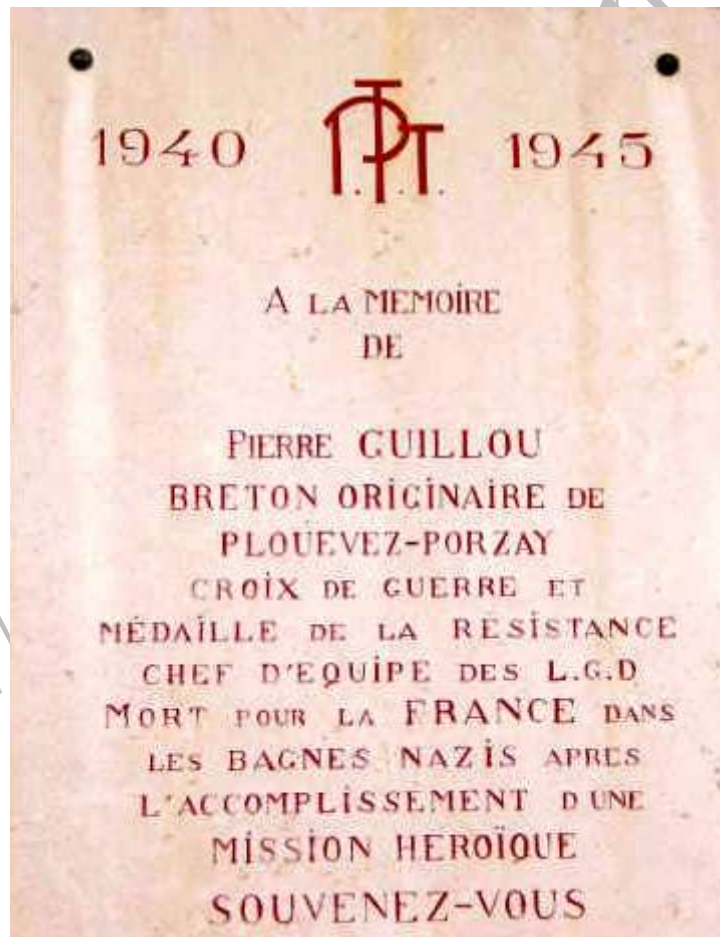
- le centre d'amplification de Rennes s'appelle Centre Pierre-Guillou ; plaque commémorative à l'intérieur ;
- un square à Plonévez-Porzay (29) porte son nom.



cliché : <http://plaques-commemoratives.org/>

### 2.3.3 Références

- archives du Bureau Résistance ;
- *Résistance PTT* de Raymond Ruffin, p. 51, 78 (éd. des Presses de la Cité, 1967) ;
- *Les Services de Renseignements 1871-1944* de Henri Navarre, p. 155 (éd. Plon, 1978) ;
- *Chronique de la Résistance* de Alain Guérin (éd. Omnibus, 2000) ;
- bulletin de l'AASSDN n° 13, p. 4.



## 2.4 MATHERON Laurent

Né le 27 décembre 1908 à Tournus (Saône & Loire) de Laurent Matheron et d'Anne Dand Flot

Épouse : Jeanne Cornet

Profession : technicien des télécommunications

Décédé le 2 octobre 1944 à Dora

Réseaux : SSMF/TR, SR Kléber, EM-PTT, Turma Source K, agent P2



### 2.4.1 Sa vie

Laurent Matheron, d'abord ouvrier de main-d'œuvre aux PTT, était devenu soudeur en 1936. Affecté aux lignes à grande distance, c'était un des membres de l'équipe de l'ingénieur Robert Keller qui, durant la « drôle de guerre », assurait la réparation des lignes téléphoniques.

Dès le début de l'Occupation, les techniciens français, sous la direction de Robert Keller et sous contrôle allemand, sont chargés de l'entretien de l'ensemble du réseau téléphonique, à l'exception des territoires intégrés au Reich.

La confiance absolue que Laurent Matheron a en son chef lui fait accepter immédiatement l'aventure périlleuse qui va permettre, en 1942, pendant plusieurs mois, l'écoute et la transmission aux Alliés des conversations téléphoniques des plus hautes institutions allemandes et des hauts dignitaires nazis, de Hitler lui-même. Ainsi fait-il partie de l'EM-PTT à partir du 1<sup>er</sup> mai 1942.

L'action envisagée à l'instigation du SR Kléber Poste P2 (capitaine Simoneau) consiste à établir sur les grands axes téléphoniques des dérivations permettant l'écoute, le tout sous le regard des Allemands.

La première est établie sur le câble Paris-Metz. Il faut trouver sur le trajet une maison libre pour placer les installations nécessaires à l'écoute, faire fabriquer et transporter clandestinement le matériel et intervenir sur les câbles sous le contrôle des Allemands : trouver un prétexte pour intervenir sur une ligne, ouvrir les fouilles, travailler sur les fils, de nuit pour mieux déjouer la surveillance.

C'est ainsi qu'est trouvée la maison de Noisy-le-Grand sur le câble Paris-Metz.

Laurent Matheron, technicien de ligne, soudeur spécialiste des lignes souterraines à grande distance, est sur les premières fouilles avec son camarade Pierre Guillou et Robert Keller la nuit du 15 avril 1942. Ils opèrent sous une tente d'intempérie, à la chandelle. Travail long et minutieux à effectuer dans l'urgence, accroupi ou à genoux et sous le poids d'un danger extrême. Le travail commencé à 21 h est terminé à 4 h 40 du matin : 70 grands circuits dérivés entre Paris et Berlin, parmi lesquels ceux de la *kriegsmarine*, de la *luftwaffe*, de la *wehrmacht* et de la Gestapo.

La seconde opération a lieu dans les mêmes conditions le 16 décembre 1942, à Livry-Gargan, sur le câble Paris-Strasbourg-Berlin, Matheron et Guillou travaillant cette fois sur 484 fils.

Arrêté le 17 (ou 15) janvier 1943, en même temps que Pierre Guillou, Laurent Matheron, père d'un enfant, est condamné comme « saboteur de lignes spécialisées grande distance ». Il est déporté à Dora où il meurt le 2 octobre 1944.

Il recevra la Croix de Guerre avec palme et la Médaille de la Résistance

### 2.4.2 Lieux de mémoire

- le centre d'amplification de Lyon-Tassin, inauguré en 1948 et aujourd'hui détruit, s'appelait Centre Laurent Matheron. La plaque qui s'y trouvait (photo ci-après) a été déplacée à l'université Lyon Sévigné, 1 rue Duphot, Lyon III<sup>e</sup> ;



- une place Laurent Matheron a été inaugurée en 2013 à Tournus.

### 2.4.3 Références

- archives du Bureau Résistance ;
- *Résistance PTT* de Raymond Ruffin, p. 51, 62, 78 (éd. Presses de la Cité, 1983) ;
- *Les Services de Renseignements 1871-1944* de Henri Navarre, p. 155 (éd. Plon 1978) ;
- *Chronique de la Résistance* de Alain Guérin (éd. Omnibus, 2000) ;
- bulletin de l'AASSDN n° 13, p. 4, n° 18, p. 107.



## 2.5 GRIMPEL Gérard, Marie, Édouard

Né le 4 janvier 1906 à Paris VIII<sup>e</sup> de Maurice Grimpel et de Jeanne Marie Blanche Truelle  
Célibataire

Profession : cadre dans une compagnie d'assurance

Décédé le 18 janvier 1944 à Dora- Buchenwald

Réseaux : SSMF/TR, SR Kléber (Poste P2), agent P1

### 2.5.1 Sa vie

Diplômé de sciences politiques, Gérard Grimpel était sous-directeur de la compagnie d'assurance *Notre Vie* (*La Nationale* selon Raymond Ruffin). Il avait fait la guerre de 1939-40 au dépôt du Train et avait été démobilisé le 31 juillet 1940.

En 1942, il fournit la couverture d'un emploi dans son groupe d'assurance aux opérateurs des dérivations de lignes téléphoniques entreprises par l'ingénieur Keller.

Interné à Fresnes et à Compiègne, il est déporté à Mauthausen, puis transféré à Dora le 10 avril 1943. C'est là qu'il meurt le 18 janvier 1944.

Déclaré « Mort pour la France », Gérard Grimpel sera fait chevalier de la Légion d'Honneur et recevra la Croix de Guerre 1939-45 et la Médaille de la Résistance.

### 2.5.2 Références

- archives du Bureau Résistance ;
- *Résistance PTT* de Raymond Ruffin, p. 72, 179 (éd. Presses de la Cité, 1967) ;
- *Le Service de Renseignements 1871-1944* de Henri Navarre, p. 157 (éd. Plon, 1978).

## 2.6 Histoire d'une récupération

### 2.6.1 L'imposture de « Libération nationale PTT »

On voit souvent, ces derniers temps, l'association « Libération Nationale PTT » présider des cérémonies commémoratives en l'honneur de résistants membres des PTT (dont les membres de la Source K présentée ci-dessus).

Il convient de préciser les points suivants :

1. « Libération Nationale PTT » n'est pas un mouvement de Résistance.
2. C'est une association de gauche, créée après guerre, comme le rappelle M. Ch. Sancet, son secrétaire général adjoint, le 13 juin 2007 (nous écrivons en rouge les mots-clefs) :

« Libération Nationale PTT » fête aujourd'hui ses **60 ans d'existence**. Pour commémorer cet anniversaire, nous sommes accueillis dans la salle qui porte le nom de notre camarade Georges Frischmann, par la direction fédérale de la FAPT - CGT et par sa secrétaire générale Colette Duynslaeger et nous les en remercions chaleureusement. Cet accueil fraternel qui nous est réservé, se comprend aussi en raison des **liens historiques qui existent entre « Libération Nationale PTT » et la Fédération CGT des PTT**. Il ne faut pas oublier que **l'association a été créée en 1947 par des militants de la CGT**. Des militants, qui dès la fin de la guerre, furent portés à la direction de la Fédération Postale réunifiée, issue du Congrès de Limoges en septembre 1945. C'est un des Résistants de la première heure, Fernand Piccot, qui en deviendra le secrétaire général. Voilà pourquoi nous rappelons toujours que les liens entre l'association et la Fédération sont très étroits et que la coopération entre nos deux organisations est sans faille, pour défendre les valeurs forgées dans la Résistance.<sup>3</sup>

3. Intervenir dans les cérémonies officielles en laissant accroire, en ces temps de confusion, qu'on a une crédibilité résistante est une récupération politique et une insulte aux morts.
4. Pour ce qui est de la Résistance au sein des PTT, le seul mouvement homologué FFC reste « EM PTT » (réseau d'Action, cité au JO du 19 juin 1947 et rattaché à la Délégation générale). « Action PTT », « Résistance PTT » et autres ne sont que des mots qui ne recouvrent aucun réseau ou mouvement homologué.
5. EM PTT a été créé comme entité de liquidation administrative à laquelle peuvent se rattacher les résistants des PTT (lesquels ne furent pas légion), pour leurs actions tant individuelles que collectives. EM PTT ne fut pas une structure unifiée de Résistance aux PTT, comme a pu l'être Résistance-Fer au sein de la SNCF. Des résistants des PTT étaient membres de réseaux extérieurs à EM PTT qui est donc *une Résistance au sein des PTT* mais pas *la Résistance des PTT*. La Source K le démontre assez.
6. Dans le contexte actuel de falsification historique, on ne compte plus les propos où chacun réécrit son passé ou celui des PTT, à la gloire d'une gauche irréprochable à l'avant-garde d'une civilisation humaniste. À titre d'exemple récent (cérémonie du 7 mai 2010 à Rennes, centre Pierre Guillou), voici un extrait hallucinant du discours<sup>4</sup> écrit par M. Jean Blanchon, président de ladite association « Libération nationale PTT » (nous écrivons en rouge les mots sujets à caution) :

<sup>3</sup> Cf. <http://www.libeptt.org/60%20ans%20de%20libe.htm>.

<sup>4</sup> Le discours commençait bien, avec un rappel objectif des faits, contrairement aux autres allocutions, toutes politisées.

Cet épisode extraordinaire [la Source K] de la Résistance est à l'honneur de l'**administration des PTT**. [...]

Notre organisation d'**anciens** Résistants, née dès les **premiers** mois de l'occupation nazie avec la **création de l'état major de Libération Nationale PTT**, va constituer **une des branches actives** de cette **armée** de soldats sans uniformes, **tous** volontaires et en rébellion **contre le gouvernement** existant.

Tout au long de ces années d'occupation, ils vont payer un lourd tribut, et ils seront **nombreux** à donner leur vie pour que notre pays retrouve sa liberté. C'est **par milliers** aussi, qu'ils prendront le chemin des camps de concentration, où la majorité d'entre eux trouvera la mort.<sup>5</sup>

Démésure des nombres, affabulation, imposture, voici rassemblés les ingrédients de cette récupération politique de l'action résistante de quelques héros, salis dans leurs actes et leur mort.

### 2.6.2 Faux et usage de faux



Nous avons trouvé sur internet cette vue d'une carte philatélique « Premier Jour ». Le tampon de gauche, rouge, indique :

Résistance PTT - RIF – FFI (ou FFL ?) - FFC

et fait donc croire à l'existence d'un réseau « Résistance PTT » homologué RIF et FFC.

Ici la falsification historique se double d'une récupération puisque le tampon est appliqué sur une carte dédiée à un membre d'un autre mouvement.

<sup>5</sup> Cf. <http://www.libeptt.org/ceremonie%20guillou.htm>. Ce texte est une reprise de celui prononcé à Lyon le 23 avril 2009 : <http://www.libeptt.org/ceremonie%20lyon%20matheron.htm>.

### 2.6.3 La Résistance des PTT

Il a été beaucoup écrit sur la Résistance des PTT, et on a du mal aujourd'hui à faire la part entre le vrai et la légende.

En revanche, on connaît très bien la production publique des PTT, cf. ces quelques exemples :



(pris sur internet)



Mais à l'image des 40 millions de pétainistes devenus 40 millions de gaullistes, les PTT comprirent très rapidement d'où soufflait le vent :



En matière de courage et de Résistance, les PTT comme institution n'ont aucune leçon à donner aux vrais résistants.

#### 2.6.4 Médaille de la Résistance

La Médaille de la Résistance, attribuée quasi-totalement à des personnes (30.000 environ), fut décernée aussi à quelques collectivités. Parmi celles-ci on voit « la Résistance PTT » (décret du 13 juillet 1945), appellation qu'il faut comprendre comme l'ensemble des résistants servant aux PTT et non pas, nous l'avons dit, comme un mouvement homologué. À ce sujet il faut remarquer qu'EM PTT fut créé plus de 2 ans après l'attribution de la Médaille. Si on établit un parallèle avec Résistance-Fer, la différence reste de taille :

	<b>Résistance-PTT</b>	<b>Résistance-Fer</b>
Citation Croix de guerre	oui (16 octobre 1945), mais « ne sera pas publiée au Journal Officiel de la République Française. »	oui (17 mai 1945)
Médaille de la Résistance	Médaille (13 juillet 1945, JO du 14)	<b>Rosette</b> (31 mars 1947)
Homologation FFC	non, mais création d'EM PTT (9 juin 1947, JO du 19)	<b>oui</b> (17 octobre 1947, JO du 29 juillet 1949)

### **3 Le groupe PTT Archives**

Différent de la Source K, ce groupe travaille au centre d'amplification des LSGD (lignes souterraines à grande distance).

Le chef en fut Richard, qui périra lors de la ténébreuse affaire Grandclément. C'est lui qui travailla avec Vic Dupont et lui apporta des renseignements de haute valeur. Avec Richard travaillaient Robert Guillet (membre du comité directeur de Vengeance) et Georges Julien, tombé lui-aussi par erreur dans l'affaire Grandclément.

#### **3.1 RICHARD**

Extraits des témoignages de Vic Dupont (voir sur le site) :

En 1941, Richard, du central des Archives, amène plusieurs personnes qui joueront un rôle important, dont Robert Guillet, au central du téléphone harmonique. Il aurait été facile d'immobiliser tout à cette époque. Grâce à lui, Vic Dupont est allé à plusieurs reprises au central de la rue des Entrepreneurs visiter les installations du central. [...]

Richard, responsable du central Archives, chef de l'organisation PTT qu'il avait fondée et dont il reste le chef pour SR et Action. Ce n'est pas un homme de premier plan, et qui fut surclassé par ses sous-ordres comme Robert Keller. Mais il est d'un dévouement et d'une honnêteté absolus. Après l'arrestation de Vic Dupont, il passera à l'OCM et sera mêlé à l'affaire Grandclément à Bordeaux. D'après Vic Dupont, Richard est certainement incapable de trahison, mais avait besoin d'être commandé et pouvait être trompé à son insu par des agents doubles. Il a été exécuté comme traître à la suite de l'affaire Grandclément et Vic Dupont estime que c'est une erreur.

#### **3.2 GUILLET Robert**

Né le 28 juin 1904 dans le Finistère

Mort le 28 mai 1945 à Ludwigslust

Il a fait partie du comité directeur de Vengeance.

#### **3.3 JULIEN Georges**

Un site est particulièrement dédié à cette belle figure résistante que fut *Renaudin* :

<http://chris.lesven.free.fr/georges-julien/index.php>



## 4 Le groupe JEANNE

Le groupe Jeanne fut une des plus belles pages de la Résistance (on retiendra avec émotion la belle image de Paulette Duhalde). Une recension très bien faite en a été fait sur internet :

<http://robin.esparre.free.fr/php/ok/new/3frame/histoire.html>

site auquel on convie bien volontiers le lecteur.

Deux membres de ce groupe relevaient de Vengeance : Robert Jeanne et le capitaine Brunet.

### 4.1 JEANNE Robert, Louis, Édouard

Pseudonymes : *LE PÉDAGOGUE*, *BOB*

Né le 7 mai 1917 à Paris V<sup>e</sup> d'Étienne Émile Norbert Jeanne et de Henriette Françoise Guillaume

Épouse : Yvette Madeleine Étienne

Profession : instituteur

Décédé le 28 mai 1943 à Suresnes (Mont Valérien)

Réseaux : Villon, Turma-Vengeance, du SR Air, agent P2

#### 4.1.1 Sa vie

Robert Jeanne avait fait l'École normale d'instituteurs et avait professé un temps dans une école de Saint-Germain.

Il fut incorporé en 1937 dans l'armée de l'air, fit les E.O.R., obtint le brevet d'observateur en avion en avril 1938 et fut promu sous-lieutenant en octobre.

En 1939-40, il participa à quatorze missions dans des escadres de bombardiers et fut cité à l'ordre de l'aviation de bombardement en ces termes : « Commandant d'aviation confirmé, a exécuté de multiples reconnaissances de nuit et bombardements. Le 14 mai 1940, au cours d'une expédition de bombardement de jour de ponts utilisés par des formations blindées ennemies, a exécuté sa mission avec le plus grand calme malgré l'intervention sévère de la chasse et de la défense aérienne. L'appareil, touché par plusieurs obus adverses, un moteur en feu, a pu être posé en campagne, l'équipage indemne ».

Démobilisé en août 1940, Robert Jeanne reprit d'abord sa profession d'instituteur à Versailles, puis, ayant rencontré un camarade de guerre, Maury, il accepta un poste dans l'entreprise où ce dernier était chef de secteur, la Société française de représentation de machines outils (S.F.R.M.O.). En fait, le 1<sup>er</sup> janvier 1941, il est entré dans le service de renseignements de l'armée de l'air, dans le réseau Turma-Vengeance (secteur de Normandie). « Un de mes premiers et l'un de nos meilleurs agents », dira le commandant du SR Air de la zone nord occupée.

Il faisait partie du secteur Normandie, monté par Rupied en 1941 et dont le chef est Louis Esparre. Robert Jeanne, dit *le Pédagogue*, devint son adjoint et le remplaça, dit le général Bézy, « vers fin 1941 lorsque Esparre, compromis et sur le point d'être arrêté, dut être muté en catastrophe en zone libre.

Près de lui, deux ingénieurs, Maury et Rouaud, dirigeaient nombre d'informateurs et assuraient le courrier entre eux et Esparre, puis Jeanne.(...)

À Caen deux agents principaux, Pierre Doucet, beau-frère d'Esparre et Henri Brunet » avec lequel travailla Robert Jeanne. « Brunet, poursuit le général Bézy, dirigeait un petit atelier de reproduction de plans pour ingénieurs, architectes et entrepreneurs. Réquisitionné par les Allemands, il lui fut demandé, de début 1941 au jour de son arrestation, plus de 4.000 reproductions. Malgré la surveillance dont il était l'objet, il s'organisa pour faire un tirage supplémentaire de tous les documents importants qu'il remettait parfois à des porteurs mais dont il assura surtout le transport jusqu'à Paris, d'où ils étaient acheminés sur Limoges.



Beaucoup portaient sur les travaux de la côte normande, les plans de fortifications en cours de réalisation, le port de Trouville, l'usine de Dives, etc. (tous ces plans étaient transmis à la Centrale puis à Londres dans les meilleurs délais). Brunet reproduisit également des plans de réseaux de transmissions avec indications des localisations d'unités ; ils portaient le plus souvent sur des unités de l'armée de terre et étaient remis à nos collègues pour contrôle. »

Michel Rupied dit que « la plus belle fourniture a été un plan des fortifications allemandes en construction de la côte dans le secteur allant de Cherbourg au Havre, plan d'ensemble d'abord, puis plan détaillé et coté de tous les ouvrages. »

Dans le dossier allemand du procès Esparre-Jeanne, il est dit qu'en avril et mai 1941 Esparre reçoit 12 à 15 reproductions de plans de l'armée allemande des mains de Brunet. Jeanne prend la relève début septembre 1941 et Brunet lui fournit de 12 à 15 autres reproductions et un certain nombre de formulaires en blanc de l'armée allemande (états de paiement de soldes, comptes-rendus d'effectifs, commandes de matériel de construction, etc.) Parmi les copies : plans de construction de fortifications, de hangars pour avions et dépôts de munitions, cartes des installations défensives d'un secteur côtier, plan du port de Trouville, de l'arsenal de Cherbourg, de l'usine électrométallurgique de Dives, des croquis des positions d'artillerie lourde sur voie ferrée et d'avions de camouflage, des extraits de cartes d'état-major françaises, une liste des noms de camouflage des unités de la 716<sup>e</sup> Division d'infanterie, un organigramme du réseau téléphonique de cette même division (classé secret) et un schéma des lignes téléphoniques (classé très secret).

Jeanne communique l'original des reproductions à Legendre, des doubles étant adressés à *Rocher* (commissaire de police à Paris) qu'il a connu par Maury. Trois copies seront prises par les Allemands chez *Rocher*.

« Ce qu'ignore Jeanne, écrira le général Pédrón, c'est qu'un traître s'est glissé dans le réseau. Maury a fait connaissance à Paris d'un inspecteur de police qui dit être un agent de renseignements du général De Gaulle et avoir des liaisons avec l'Angleterre. Avec lui on va pouvoir raccourcir le circuit des documents détournés. En fait, cet individu qui se fait appeler *Rocher*, ne fait pas partie des cadres normaux de la police. » Il fait partie de la Gestapo qui a obtenu pour lui, d'autorité, la couverture de l'administration française.

« Peu à peu, poursuit le général Pédrón, les secrets du réseau glissent dans la poche du traître qui, en identifie un à un les membres et se fait remettre les documents. »

Robert Jeanne, dira son chef, commandant le SR Air « m'a régulièrement fourni des renseignements de tout premier ordre obtenus dans des conditions très dangereuses dans une région particulièrement surveillée par les services ennemis de la Gestapo. Tombé dans les mains de l'ennemi et torturé, n'a jamais rien révélé de l'organisation du réseau ».

Le réseau fut en effet démantelé en novembre 1942 et Robert Jeanne arrêté le 11 novembre.

« Nous pensons, dit le général Bézy, que les Allemands avaient été mis au courant de son existence par une personne du CE (Martineau) arrêtée et ayant beaucoup parlé. Les Allemands réussirent alors à introduire auprès de Jeanne un soi-disant agent IS et Jeanne lui fit confiance pour acheminer plus rapidement ses fournitures pour Londres. Cet homme prit son temps pour connaître tout le réseau et le coup de filet engloba tout son état-major...

Le procès des neuf personnes du groupe Esparre-Jeanne se déroula du 1<sup>er</sup> au 11 mai 1943 dans la prison de Fresnes. Aucun des accusés ne nia les charges retenues, tous déclarèrent avoir voulu continuer à servir leur pays. » (Les huit autres accusés étaient : Louis Esparre, Pierre Doucet, Henri Brunet, Maury, Rouaud, Suzanne Speisser, Cécile de Mayo et Paulette Duhalde.)

Robert Jeanne dit aux Allemands avoir intégré la SFRMO pour avoir un salaire meilleur que celui d'instituteur, qu'il aurait alors été recruté pour un service de renseignements par un certain Legendre, ancien officier d'aviation. Jeanne aurait, selon ses aveux, accepté de se

charger d'une zone située entre la Seine et la ligne Chartres-Le Mans. Il aurait eu pour mission d'observer plus particulièrement :

- dans quelle mesure les anciennes bases aériennes françaises étaient à nouveau en activité ;
- ce qu'on pouvait observer sur ces terrains et ses avions.

L'enquête des Allemands avancée au procès reposant sur des interrogatoires doit être considérée avec la plus grande réserve, compte tenu du fait que les accusés tentaient de minimiser leur action et de protéger leurs camarades. Leurs manœuvres apparaissent à travers les informations données.

Il y est dit notamment par les Allemands que « vis-à-vis de l'extérieur, la firme SFRMO s'occupait exclusivement de la vente de machines outils suisses... Dans la pratique, cette société constituait essentiellement une entreprise de camouflage derrière laquelle Teyssier, ancien directeur, dissimulait une importante activité de renseignement en faveur des services spéciaux suisses et américains.

Maury introduisit Jeanne dans cette société et lui procura un emploi de camouflage comme représentant. Il ne put être établi avec certitude (par la justice allemande) si Maury a agi uniquement dans le but de procurer à Jeanne une possibilité de camoufler son activité de d'espionnage sous une occupation anodine, comme ce dernier l'a déclaré lors de l'instruction (du procès), ou si Maury ignorait encore les activités réelles de Jeanne au moment de son entrée dans la société.

En effet Jeanne (après avoir dit que Maury était au courant) n'a pas réitéré, mais au contraire affirmé que Maury n'était pas encore initié à ce moment précis.

De toute façon, l'entrée de Jeanne dans la société avait également comme but d'éviter à ce dernier l'envoi au S.T.O. en Allemagne. »

Il est également dit dans le dossier d'instruction allemand qu'un jour « Jeanne apporta avec lui dans les locaux d'affaires de la SFRMO les deux copies du réseau téléphonique de la 716<sup>e</sup> division d'infanterie transmises par Brunet (et saisies par les Allemands). Il les déploya sur la table dans le bureau de Maury et de Rouaud. Pendant qu'ils regardaient ces copies, Teyssier entra également dans le bureau et contempla lui aussi les plans. Tous furent d'accord immédiatement pour considérer qu'il s'agissait là d'une acquisition d'une valeur militaire importante.

D'après les indications de Teyssier (aux enquêteurs allemands) il fut encore question à cette occasion de la nécessité de faire parvenir des doubles de ces copies à Rocher. Maury avait mis Jeanne en relation avec Rocher (Maury pensait que Rocher travaillait pour l'Angleterre ou pour De Gaulle). Jeanne lui procura régulièrement des copies des informations fournies à Legendre ainsi que, plus tard, le double des plans de la 716<sup>e</sup> DI livrés par Brunet.(...)

Ultérieurement, Jeanne a tenté de décharger Maury en prétendant que dans l'entrevue capitale, celle où il a été mis en contact avec Rocher, il ne fut question, aussi longtemps que dura la présence de Maury, que d'activités anticomunistes à l'exclusion de toute activité au profit de l'Angleterre ou de De Gaulle. »

Robert Jeanne a avoué un certain nombre d'activités de renseignement, par exemple le relevé du fléchage et de l'immatriculation de véhicules, l'observation des mouvements de troupes, des positions de DCA, des dépôts de carburants, des stations radio, des activités des chemins de fer, du moral de la troupe, des relations de militaires allemands avec la population civile française.

Il est condamné à mort le 15 mai 1943. Une commutation de peine est demandée par M. Charles Saint, secrétaire général de la Délégation du Gouvernement, qui, le 25 mai, tente ainsi de prendre sa défense : « En sa qualité d'officier aviateur de réserve, il eut une très brillante conduite qui lui valut d'être décoré de la Croix de guerre. La cessation des hostilités, la défaite, portèrent un sérieux coup à son enthousiasme patriotique : il ne comprit pas que ses

obligations militaires avaient cessé avec l'Armistice, il fut victime d'une imprudence dont il n'entrevoyait pas les conséquences fatales. »

Robert Jeanne est fusillé le 28 mai 1943 au Mont Valérien.

Nommé au grade de capitaine à titre posthume, et déclaré « Mort pour la France », il sera fait chevalier de la Légion d'Honneur et recevra la Croix de Guerre avec palme (lors de la grande cérémonie Vengeance du 15 novembre 1947, aux Invalides) et la Médaille de la Résistance.

#### 4.1.2 Lieu de mémoire

Plusieurs plaques lui sont dédiées :

- au Chesnay (78), 50 rue de Versailles et en l'église Saint-Antoine ;
- à Versailles, 26 bis avenue du Commerce.

#### 4.1.3 Références

- archives du Bureau Résistance ;
- archives Nationales (dossier F 60 -1577) ;
- *Le SR Air* de Jean Bézy, p. 68-69 (éd. France Empire, 1979) ;
- bulletin de l'AASSDN n° 24, p. 47.



## 4.2 BRUNET Henri, Charles, André

Né le 12 avril 1902 à Caen (Calvados) de Pierre François Brunet et d'Alice Victorine Depleye  
Épouse : Paulette ...

Propriétaire d'un atelier de reproduction de plans

Décédé le 20 septembre 1943 à Paris XV<sup>e</sup> (acte de décès transcrit à Caen) ou à Ivry (dossier administratif du Bureau Résistance)

Réseaux : Turma Vengeance, SR Air 40, agent P2

#### 4.2.1 Sa vie

Henri Brunet est né dans une famille de Caen. Son père possédait une fabrique de meubles à Verson, selon les informations données par Mme Brunet en 1991. Elle ajoute que, fait rare dans son milieu à cette époque, il était titulaire du baccalauréat, à la suite d'études suivies au lycée Malherbe. Il a ensuite monté une affaire de cartonnage à Paris.

Marié en 1927, il était père de deux enfants (âgés de 11 et 13 ans au moment de l'arrestation de leur père). Le père de Paulette Brunet exploitait une ferme à Authie ; les deux familles étaient liées par une lointaine parenté.

« Mobilisé en 1939 dans l'Est, comme officier de réserve du Train (capitaine), est-il dit aussi dans le témoignage de Mme Brunet, il a

été rendu à la vie civile quelques mois plus tard, atteint d'une mastoïdite pour laquelle il avait dû subir une grave intervention chirurgicale. Ce problème de santé l'a incité à revenir en Normandie où il espérait une vie plus facile que dans le Paris occupé. (...) À la fin de la débâcle, il avait installé un petit atelier de reproduction de plans rue Saint Manvieu », à Caen.

« Presque aussitôt, écrira le général Raymond Pédrón (journal *Carrefour* du 18 septembre 1963), il a reçu la visite d'un officier d'état-major allemand : il consentira à exécuter les travaux qu'on lui confiera ou bien son atelier sera réquisitionné et il devra abandonner la place.

Il faut qu'il se tire de cette situation. A-t-il cherché des contacts ? Toujours est-il qu'au début d'avril 1941, il reçoit dans son bureau l'ingénieur des Ponts et Chaussées Esparre, officier de



réserve du Génie, qui vient de reprendre son poste dans l'Orne. L'entente est rapidement scellée entre les deux hommes. Esparre, qui ramasse des renseignements de toutes sortes sur la *wehrmacht* et les transmet à une filière qui aboutit au 2<sup>e</sup> Bureau français, peut compter sur Brunet. Chaque fois qu'il le pourra, ce dernier lui fournira des copies des documents allemands qui lui passeront par les mains. En outre, il fera également la liaison avec d'autres membres du réseau qu'Esparre est en train de créer en Normandie, notamment avec Doucet, son beau-frère qui habite Caen.

C'est ainsi qu'au courant des mois d'avril et mai 1941, Brunet remet à Esparre une quinzaine de reproductions de plans de l'armée allemande, parmi lesquels deux plans de la structure des sols des régions côtières, quatre ou cinq plans des fortifications de la côte Normande, l'organigramme d'un réseau de transmission, un plan d'évacuation de Caen et des cartes d'état-major. Les détournements sont facilités par le manque presque total de surveillance, qui laisse Brunet travailler à sa guise et ne vérifie jamais le nombre de ses opérations. »

Dans le dossier allemand constitué pour le procès de Brunet et de ses compagnons, il sera dit que le détournement des plans a été rendu possible par l'insuffisance de la surveillance par les deux sous-officiers allemands détachés chez Brunet. En effet, ceux-ci écrivaient des lettres, lisaient des journaux et circulaient dans les locaux annexes ou, dira Brunet au tribunal, s'endormaient ou quittaient les lieux. Une seule fois un militaire allemand a eu des soupçons, mais l'enquête n'aboutit à aucun résultat.

« Esparre sent qu'il va être inquiété, poursuit le général Pédron. Un certain nombre de ses correspondants parisiens viennent d'être arrêtés. Il demande son changement et son administration le mute à Perpignan (fin 1941). Il est remplacé à la tête du réseau par le lieutenant de réserve de l'armée de l'air Jeanne, qui prend contact sans tarder avec Brunet. Et le travail continue.

Un document de la 716<sup>e</sup> division d'infanterie allemande indique qu'en février 1942 déjà les Allemands se sont rendu compte que Brunet, par deux fois, a essayé de soustraire une copie. Mais, interrogé, il s'est excusé et a été relâché. L'affaire a été cependant communiquée au bureau de contre-espionnage de Paris. Mais, le mois suivant, l'interrogatoire de trois officiers allemands a indiqué que plus rien d'anormal n'a été remarqué dans le travail de copie d'Henri Brunet.

Jeanne passe de temps en temps à Caen, mais c'est Brunet lui-même qui le plus souvent va remettre à Paris le fruit de ses détournements. Plutôt que de cacher ses copies dans une valise, un sac ou sous les vêtements, dans tous ces endroits où la police cherche habituellement, il les porte sous le bras, roulés dans des journaux. Et jamais il ne se fera pincer.

Il passe ainsi de nombreux plans de construction de fortifications, plans généraux et plans détaillés, des plans de dépôts de munitions, des cartes renseignées et en particulier la carte des installations défensives d'un secteur côtier, des plans d'installations diverses et notamment le plan du port de Trouville, le plan de l'arsenal de Cherbourg, le plan de l'usine électrométallurgique de Dives, des croquis de positions d'artillerie, des documents intéressant la 716<sup>e</sup> division d'infanterie, comme la liste des noms de camouflage de cette division et un organigramme de son réseau téléphonique... » (Les plans cités ci-dessus sont ceux qui figurent dans le dossier allemand constitué pour le procès d'espionnage. Les informations de telle source sont donc à prendre avec précaution, les affirmations retenues lors des interrogatoires ne reflétant pas forcément la réalité, mais ayant pour objectif de minimiser les actions au profit du renseignement ou de protéger les autres accusés.)

La famille d'Henri Brunet ignore tout de ses activités clandestines alors que déjà, dit le général Pédron, il a « fait connaissance avec la plupart de ses coéquipiers : l'ingénieur Maury, dont le bureau à la société métallurgique qui l'emploie sert de boîte aux lettres, l'ingénieur Rouauld de la même maison, l'employée de bureau Suzanne Speisser, d'origine alsacienne, qui a pu se glisser dans l'administration de la base aérienne allemande du Bourget....

Déjà au début de 1942, les services secrets français possèdent donc un dossier abondant, et qui se complète chaque jour, de la mise en état de défense de la Normandie face à un éventuel envahisseur venant de la mer. Et l'on sait que ces renseignements ne restaient pas en France ! Or, vers cette époque, Brunet subit une chaude alerte. Un matin son atelier est investi et fouillé de fond en comble par la Gestapo. Heureusement les policiers allemands font chou blanc. Leur enquête n'aura pas de suite. Mais Brunet, qui n'a pas perdu son sang-froid, se fâche, exige une surveillance accrue... et continue quand même à tirer des plans pour le réseau. Le danger est grave car les Allemands se sont rendu compte qu'il y avait des fuites dans leur service et ils cherchent. Cependant, imperturbablement Brunet se rend à Paris tous les quinze jours avec son paquet sous le bras. »

Le document de la 716<sup>e</sup> division d'infanterie allemande indique cependant que les Allemands se sont rendu compte qu'un croquis de lignes de canalisations daté du 1<sup>er</sup> octobre 1942 a été transmis « au service de renseignement ennemi », apparemment par Brunet, au bureau du CE de Paris, croient-ils. Toujours est-il que les 10 et 11 octobre, le major Kretschmann, de la Direction du CE de Paris, vient à Caen s'entretenir confidentiellement de l'événement avec le commandant de la division. Puis il se rend à l'atelier Brunet. Celui-ci n'a pas l'interdiction de poursuivre ses travaux alors, mais le plus grand secret est exigé des officiers de la division et, désormais, l'exécution de « photocalques » est interdite en dehors des structures internes allemandes, et ceux qui seront demandés à Brunet seront soumis à autorisation préalable. C'est dire que la méfiance des Allemands est devenue grande.

Pourtant, le 20 octobre, Brunet fait, sans autorisation, un « photocalque » et il semble, dit le document allemand, qu'un exemplaire ait été transmis au Bureau de renseignements de Paris. À partir de là, toute duplication en dehors des bureaux internes est interdite ; les Allemands achètent une tireuse de plans.

Ce que Brunet ignore, dit le général Pédron, « c'est qu'un traître s'est glissé dans le réseau. Maury a fait connaissance à Paris d'un inspecteur de police qui dit être un agent de renseignements du général De Gaulle et avoir des liaisons avec l'Angleterre. Avec lui on va pouvoir raccourcir le circuit des documents détournés. En fait, cet individu qui se fait appeler *Rocher* ne fait pas partie des cadres normaux de la police. » Il fait partie de la Gestapo qui a obtenu pour lui, d'autorité, la couverture de l'administration française.

« Peu à peu, poursuit le général Pédron, les secrets du réseau glissent dans la poche du traître qui, en identifie un à un les membres et se fait remettre les documents.

Le 8 novembre 1942, les Anglais et les Américains ont débarqué en Afrique du Nord, le 11 novembre, les Allemands envahissent la zone libre et déclenchent une vaste offensive policière sur tout le territoire. Brunet et Jeanne sont arrêtés le 11 novembre. Le 12, c'est le tour de Maury et de Rouauld. La police allemande en a des preuves irréfutables : les doubles des documents secrets qui viennent de l'atelier de la rue Saint-Mavieu à Caen et qui ont été remis à *Rocher*. Suivent en décembre les arrestations de Paulette Duhalde, de Doucet, d'Esparre, de Mme de Majo-Durazzo et, fin mars, celle de Suzanne Speisser qui a fui à Lyon. Toute l'équipe est sous les verrous. Du 3 au 11 mai, elle comparaît devant la cour martiale allemande de Paris. Les inculpés ne nient pas leurs activités. Très dignes, ils affirment avoir voulu continuer à servir leur pays. Ce n'est d'ailleurs pas cela que leur reproche l'accusation et le commissaire du gouvernement ira jusqu'à dire que, placés dans une situation analogue, des Allemands auraient eu la même conduite qu'eux. Mais le préjudice causé à l'armée allemande est d'une telle importance que le tribunal juge qu'il ne peut que se référer à l'impérieuse nécessité de protéger sans faiblesse le Reich et le peuple allemand. »

Le texte du jugement allemand dit : « Les aveux de l'accusé Brunet sont complets... Il a déclaré qu'il a toujours espéré que la France reprendrait le combat. Aussi, dans cette attente, il ne s'était jamais considéré comme démobilisé et il s'était promis de continuer à combattre pour son pays. Toutefois, en raison des suites de la grave méningite dont il avait souffert, il ne

lui avait pas toujours été possible d'envisager les conséquences que pouvait avoir son activité. En outre, bien que 4.000 plans de l'armée allemande soient passés entre ses mains, il n'a jamais été instruit ni mis en garde contre les activités d'espionnage par les autorités allemandes ».

La cour martiale se montre indisposée par la défense de Brunet qui invoque les suites de sa méningite pour tenter d'atténuer sa responsabilité. « Son attitude devant le tribunal, au cours de l'instruction et quand il était en liberté, est-il écrit dans son dossier allemand, prouve d'une façon formelle et sans aucun doute qu'il ne s'agit là que d'un mensonge. À son premier interrogatoire, l'intéressé avait fait ressortir les motifs patriotiques de son activité. Brunet s'est rendu coupable d'une activité particulièrement dangereuse qui certes a été stimulée par l'incompréhensible insouciance des autorités militaires allemandes. »

Le 11 mai 1943 la peine de mort est prononcée à l'encontre de Brunet, de Jeanne, d'Esparre, de Doucet, de Suzanne Speisser et de Mme Majo-Durazzo (qui verra sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité), tandis que Paulette Duhalde, Maury et Rouault sont condamnés à des peines de prison.

Brunet tombe gravement malade. Le 27 mai, le jugement en ce qui le concerne est provisoirement suspendu, dans l'attente d'une expertise par des médecins spécialistes qui concluent à une diminution de la responsabilité personnelle.

Mme Brunet fait toutes les démarches possibles pour obtenir sa grâce. En vain. « Le 18 septembre 1943, dit le général Pédrón, le recours en grâce est définitivement refusé et le 20 au matin, Henri Brunet tombe sous les balles du peloton d'exécution allemand.

Il est mort comme il a vécu, courageusement et simplement. Il a laissé une lettre d'adieu d'une magnifique élévation de pensée, recommandant à ses enfants de ne jamais transiger avec le devoir, l'honneur et la pureté. »

Son corps, ramené à Caen quelques mois plus tard, a été solennellement inhumé.

Déclaré « Mort pour la France », Henri Brunet sera fait chevalier de la Légion d'Honneur et recevra la Médaille de la Résistance.

Sa citation (Croix de guerre avec palme) fut la suivante :

« Entré dans la Résistance dès 1941. Par une action soutenue pendant près de deux ans sous la menace continuelle d'une arrestation qui devait immanquablement entraîner sa condamnation à mort, a réussi à faire passer aux Forces alliées tous les plans de l'infrastructure des défenses allemandes de la côte française de Cherbourg à Dunkerque, fournissant des renseignements qui ont été d'une importance primordiale pour la réussite des opérations du débarquement du 6 juin 1944.

Fusillé par les Allemands le 20 septembre 1943, est mort en héros. »

#### 4.2.2 Lieu de mémoire

le nom de Henri Brunet a été donné à une rue et un groupe scolaire de Caen.

#### 4.2.3 Références

- archives du Bureau Résistance ;
- *Le SR Air* de Jean Bézy, p. 69 (éd. France Empire, 1979) ;
- mairie de Caen.

## **5 Le sous-réseau Le Foc**

### **5.1 Le capitaine Jean VIAUD (alias *Le Foc*)**

Né le 4 septembre 1896 à Mouhers (36)

Capitaine pilote de l'armée de l'air (12 ans de service dont 10 ans de guerre)

Engagé à Vengeance comme agent P2 en février 1941

#### **5.1.1 Au SR Air**

Extraits de *Le SR Air* du général Bézy :

« Le capitaine Boué recruta trois agents qui firent un excellent travail. [...] Le premier fut Jean Viaud, officier de réserve, pilote professionnel et chef moniteur à Poitiers avant la guerre. [...] Vers mai 1941 Boué lui fit rencontrer Bouvard et il entra en fait au réseau et participa à la reconnaissance de terrains et d'unités allemandes, dans les régions Tours, Paris puis ensuite Caen et la Normandie. [...] Jean Viaud recruta Moury qui assura après lui les courriers. » pp. 65-66

[Après novembre 1942] « Philouze reprit d'abord contact avec Jean Viaud (*Le Marin* ou *Le Foc*) chef du secteur Paris-Champagne de P3AV. Celui-ci accepta d'enthousiasme de reprendre sa place au SR Air. Il exposa à Philouze qu'il avait eu entre-temps des contacts avec le réseau « 2<sup>e</sup> Bureau belge » mais qu'il était en fait complètement coupé et était entièrement libre. En fait, il venait d'être contacté par le BCRA et rattaché au réseau Turma. [...] Ce fut par Viaud que Philouze recontacta Bourguignon, l'ex-responsable des réseaux Laon, Nord et Belgique. » p. 133

« Fin mars [1943] ce fut, comme il était normal, Jean Viaud (*Le Foc*) qui se vit confier la mission de constituer et diriger le secteur de Paris.

Mais, à peine un mois plus tard, le 29 avril, Jean Viaud était arrêté par la Gestapo. Il fut arrêté le 29 au soir et s'évada le 30 entre midi et deux heures avant d'avoir subi un premier interrogatoire.

La raison de l'arrestation n'avait rien à voir avec le SR Air, la véracité de l'évasion ne fut pas mise en doute mais il fut admis qu'il était brûlé et ne s'occuperait plus du secteur ; son envoi sur Londres fut décidé. [...]

Jean Viaud fut arrêté au restaurant Récamier ; il y avait donné rendez-vous par lettre à une agent du 2<sup>e</sup> bureau belge ; celle-ci avait été arrêtée entre-temps et la lettre de convocation interceptée par la Gestapo qui n'avait eu qu'à venir le cueillir. Emmené d'abord dans les WC du restaurant, il avait pu jeter un minuscule carnet d'adresses et de rendez-vous qu'il avait sur lui. Emmené d'abord avenue Foch et fouillé, puis à Fresnes pour la fin de la nuit, il fut ramené avenue Foch le lendemain, attendit plusieurs heures à l'étage supérieur avant d'être interrogé et c'est pendant cette attente qu'il réussit à se glisser sur le toit et à s'évader par un immeuble voisin. » p. 143

#### **5.1.2 À Vengeance**

Résumé d'activité :

Fait prisonnier pour la 2<sup>e</sup> fois en juin 1940, il s'évade à nouveau pour répondre de suite à l'appel du général De Gaulle en organisant une ouverte et active propagande auprès de ses camarades de l'Air.

Profitant du stockage, constitue au détriment de l'ennemi des dépôts d'armes et de matériel, et commence avec sa femme (Marie) qui est en zone occupée le recrutement d'agents et la recherche de liaisons avec les FF Libres et Alliées.

S'occupe d'évasions, aide et convoyage de prisonniers vers Zone libre et Espagne.



Inquiété en octobre 1940 pour détournement d'armes et en mars 1941 pour propagande gaulliste, quitte l'uniforme, entre au SR Air et passe en zone occupée.

Il se spécialise comme agent chef de région dans la documentation et l'infrastructure et de l'occupation des terrains d'aviation de l'ennemi. Camouflé en ouvrier il pénètre sur tous les terrains de son secteur, relève ou dérobe des documents importants. Il continue, aidé de Marie, sa propagande et son recrutement. Il collecte et transporte de plus le courrier à la ligne de démarcation durant 20 mois. Profite de ses amis dans la construction aéronautique et automobile pour organiser le sabotage du matériel livré à l'ennemi.

Prend en janvier 1942 le contrôle de la presque totalité du SR Air en zone occupée. Recrute et organise les secteurs régionaux. En novembre 1942 ses chefs partent en Afrique du Nord.

Retrouve en quelques semaines le service Marc-France avec lequel il travaille jusqu'à l'arrestation presque totale de ce service. Il trouve alors le contact avec les services français de Londres et organise avec le lieutenant-colonel Dupont le réseau Turma qui devient rapidement un des meilleurs réseaux de renseignement. A recruté et instruit durant ce temps 50 agents chefs ou adjoints de secteurs sur 68 que comprenait le réseau.

Arrêté par la Gestapo le 30 avril 1943 et conduit à Fresnes, il s'évade pour la 3<sup>e</sup> fois le lendemain et reprend de suite son activité malgré les ordres contraires et l'arrestation de sa femme.

Traqué par la Gestapo, il continue son travail durant encore 4 mois, recrutant et ralliant à la Résistance active de nombreux agents.

Après avoir instruit ses adjoints qui doivent le remplacer, il part à Londres sur ordre formel pour rejoindre les FFL après avoir lutté dans la clandestinité durant 38 mois.

Campagne de France du 16 juillet 1944 au 30 décembre 1944 comme officier de sécurité au 21<sup>th</sup> Army Group.

### 5.1.3 Sa femme

Marie-Louise Viaud, née Sallier le 16 décembre 1900 à Neuilly sur Seine

Résumé d'activité :

A été dès l'armistice un des premiers agents de recrutement de la Résistance en France occupée. Contacte et entraîne dans la Résistance les anciens camarades de son mari *Le Foc*, qui sont rentrés ou restés en zone occupée, entre autres le capitaine Renard, alias *Louis*, qui deviendra par la suite l'animateur et le chef de la Résistance dans la région du Poitou.

Assure en liaison avec *Le Foc* le convoyage de prisonniers évadés à travers la ligne de démarcation qu'elle traverse plusieurs fois pour venir prendre les ordres.

Assure la réception et mise en lieu sûr d'armes envoyées par son chef.

Devient à partir de 1941 la secrétaire de *Le Foc* avec lequel elle travaille dans des conditions matérielles difficiles et dangereuses.

Double de *Le Foc*, elle conserve chez elle toute la documentation de réseau afin de pouvoir assurer la continuité du travail en cas d'arrestation de celui-ci.

Gardiennne du poste de liaison elle assure durant 34 mois des missions de transport de courrier, CE, nouveaux contacts, etc.

Arrêtée par la Gestapo en mai 1943 et internée à Fresnes, elle fut libérée deux mois après n'ayant rien révélé de son activité, et conserve chez elle un dépôt de matériel des corps francs jusqu'à la Libération.

## 5.2 ROUSSE André

Né le 30 juillet 1911 à Tours

Pseudo : *le Sculpteur* et *Maraîchin*

Membre des Corps Francs Vengeance d'Indre-&-Loire, membre du réseau *Le Foc*, chef du secteur de Tours.



Il a pu rejoindre Londres et a été parachuté en Bretagne dans la nuit du 31 décembre 1943 au 1<sup>er</sup> janvier 1944.

Arrêté le 25 avril 1944 à Rennes, il est déporté vers Belfort et le Struthof le 26 août 1944 (matricule 24024), puis à Dachau et Auschwitz (matricule 99030).

Décédé le 20 janvier (février ?) 1945 à Gusen.

### 5.3 CARRAZ Albert

Né le 31 août 1901 à Cul-des-Sarts (Belgique)

Pseudos : *Lappe, Marc Morane* 95605

Officier de la Légion d'honneur (22 juillet 1972)

Croix de guerre 1939-1945

Médaille de la Résistance

Décédé le 6 septembre 1980

Très connu par ailleurs dans ses responsabilités et records aéronautiques



Par lui-même :

#### 5.3.1 Parcours

Entré en activité en novembre 1940 avec le docteur Planchet de Mortagne (BCRA), affecté aux renseignements « Air » sur le terrain de Tours-Parçay-Meslay et région de l'ouest. Le 1<sup>er</sup> août 1941, entré en qualité de P2 au réseau Turma Vengeance par l'intermédiaire du capitaine *Le Foc* – cette mutation en accord avec le docteur Planchet et le capitaine *Le Foc*. En juillet 1943, le capitaine *Le Foc* rejoignit l'Angleterre, je devais demeurer en relations avec « la souris blanche » mais traqué par la Gestapo il ne revint pas dans ma région. Je pris l'initiative de rechercher un autre réseau à seule fin de ne pas être inactif. Dans l'intervalle je fus sollicité par un officier de l'état-major du général De Gaulle, lequel m'était envoyé par le colonel Sadi Lecointe, pseudo *Vincent*. Ordre me fut donné de passer avec tous mes agents sous la tutelle de Monsieur Jean Meunier –député, chef du réseau CND-Castille [Touraine], réseau avec lequel j'étais déjà en relations. Dénoncé par Madame Millouet qui était à mon service le 17 octobre 1943, je dus fuir la région ainsi que Madame Carraz et ma belle-fille, Mademoiselle Suzanne Cailleaux, toutes deux inscrites au réseau Turma Vengeance depuis le 1<sup>er</sup> août 1941 (secrétariat et liaisons). Sur une deuxième dénonciation, nous fûmes arrêtés le 23 février 1944 à Candé sur Beuvron, c'est-à-dire quatre mois après la dénonciation de Madame Millouet. Pendant ce laps de temps, nous avons séjourné à Châteaurenault, Châteauroux, Paris, Candé sur Beuvron.

Résumé de la 1<sup>ère</sup> question :

- novembre 1940 au 1<sup>er</sup> août 1941 : avec le docteur Planchet ;
- du 1<sup>er</sup> août 1941 à juillet 1943 : réseau Turma Vengeance ;
- de juillet 1943 à février 1944 : réseau CND-Castille.

#### 5.3.2 Actions

- Remis plan du terrain d'aviation de Parçay-Meslay ainsi que rapports hebdomadaires sur l'activité, mouvements de matériels et effectifs. Rapports circonstanciés. Documents, lettres prélevées dans les bureaux officiers (Dr Planchet).
- Remis le plan secret 5000 comportant toutes les nouvelles installations exécutées par les Allemands depuis 1940. Hangars, soutes à essence souterraines, dépôts de munitions, abris individuels d'avion, postes de DCA, guet, centraux téléphoniques, souterrains, etc. (fus interrogé par le service du contre-espionnage allemand, un exemplaire de ce plan ayant été trouvé dans une organisation belge). L'original avait été prélevé et remis dans le coffre des services de *betriebsstelle* du camp d'aviation.

- Transmission du plan de terrain fantôme de Chanceaux sur Choisille avec description du balisage.
- Contrôle et transmission hebdomadaire de la situation des avions et effectifs troupe en stationnement sur le terrain.
- Rapports circonstanciés des manœuvres (attaque du terrain par parachutistes, croquis des planeurs et parachutes de freinage).
- Croquis des nouvelles bombes pour Focke-Wolf 190.
- Sabotage et destruction de deux Messerschmitt 113 bimoteurs : un descendu à Fondettes, l'autre à la ferme des Douets, certifié par témoins oculaires.
- Destruction par incendie de deux Heinkel 111 sur le terrain de Parçay-Meslay.
- Sabotage des voitures automobiles, destruction de pneus, surcharges exagérées des batteries d'avion.
- Grillé moteurs électriques installés sur machines-outils ou motopompes.
- Arrêts à plusieurs reprises de la station de pompage du camp. Seul château d'eau alimentant le terrain. Ces arrêts réitérés obligèrent les Allemands à construire des citernes réparties près des hangars d'avions.
- Destruction des 16 moteurs Renault-Bengali et 4 moteurs Salmson.
- Renseignements sur tout le trafic ferroviaire de la ligne Paris-Poitiers-Tours-Bordeaux.
- Fourni lettres, documents, photographies provenant des bureaux de la Gestapo de Tours.
- Renseignements et plans des usines Renault du Mans.
- Plan avec points d'impact après le bombardement des usines Gnôme & Rhône.
- Plan de la poudrerie du Ripault avec détails de la fabrication et du système de sécurité.
- Parachutage de matériel et munitions à Artigny près d'Amboise avec l'aide du radio *Hercule*.
- Hébergement d'agents français, réfractaires, dont M. Dominé, radio, rue George Sand à Tours.

### 5.3.3 Juin 1944

Au moment du débarquement des Alliés, je me trouvais au camp de Neuengamme. Parti de Compiègne 72 heures avant.

### 5.3.4 Messages de la BBC

- Parachutage d'Artigny (Indre & Loire), message BBC : *Trois orfèvres à la St Eloi, etc.*
- Envoi du plan secret 5000 : *La broche de Marthe est très belle*. Juillet 1943.

### 5.3.5 Membres de l'équipe

- ROUSSE, ingénieur du génie rural à Tours, pseudo *Maraîchin*. Probablement arrêté et déporté, non rentré, était le chef du secteur pour Turma Vengeance.
- PAPIN Gaston, électricité automobile à Tours, pseudo *William*. Renseignements de mon groupe Air. Arrêté et déporté, rentré.
- CARRAZ Albert, pseudo *Lappe, Marc Morane*, ingénieur pilote TP. Arrêté et déporté au camp de Neuengamme, rentré le 9 juin 1945.
- Mme CARRAZ Marthe, pseudo *Marc André*. Arrêtée et déportée au camp de Ravensbrück, rentrée le 16 mai 1945.
- Mlle CAILLEAUX Suzanne, pseudo *Zette*. Arrêtée et internée, actuellement hospitalisée à Aix les Bains.
- GALLAS de Saint-Symphorien, arrêté et déporté, non rentré : renseignements ferroviaires Paris-Tours-Poitiers-Bordeaux.
- VERDIER, AUCLAIR, METTEREAU Louis, arrêtés et déportés, non rentrés.

### 5.3.6 Fausses identités

- Albert Claveau né à Déols (Indre)

- André Calmont né à Vendôme (Loir & Cher)
- André Delaunay né à Maubeuge (Nord)

### 5.3.7 Arrestation

Dénoncé le 17 octobre 1943, arrêté le 23 février 1944 à Candé sur Beuvron (Loir & Cher) ainsi que Madame Carraz ma femme et Mademoiselle Suzanne Cailleaux ma belle-fille.

Déporté, rentré le 9 juin 1945.

Actuellement chef de centre aux sports aériens, terrain de l'aéro-club de Touraine

### 5.3.8 Hiérarchie

En août 1941, le capitaine Le Foc du groupe Turma Vengeance m'a confié l'organisation du secteur « Air » de la région.

Je commandais 120 hommes sur mon secteur lesquels, sauf les agents de renseignement et actions, travaillaient au service de la *betriebsstelle* de *fliegerhorst* de Parçay-meslay. Au moment de mon arrestation je devais augmenter mon effectif pour le groupe action qui consistait à prendre possession du terrain d'aviation. Cette augmentation d'effectif provenait du camp de jeunesse de l'exploitation forestière de la forêt de Chambord.

Documents remis au capitaine *Le Foc* (Turma Vengeance) et M. Meunier, député, pseudo *Gutenberg* et *Dumoulin* du réseau CND-Castille.

### 5.3.9 Attestations

Je n'ai reçu qu'une attestation FFC mais pas d'homologation, n° service 333/858/AT.

Avis du colonel Vic-Dupont, chef du réseau Turma Vengeance.

## 5.4 PAPIN Gaston

### 5.4.1 Biographie

La vie résistante de Gaston Papin est assez connue, on la retrouve facilement sur internet (cf. sites mentionnés ci-dessous), mais, comme c'est hélas souvent le cas, en évitant de citer trop longuement Vengeance, mouvement auquel il a pourtant bien appartenu.

Gaston Papin a aussi écrit « Toute une vie », long récit autobiographique auquel on se reportera facilement, dont voici quelques extraits :

« Fin 1942, Huet me fit savoir que Fernand était arrêté en Bretagne et fusillé donc le contact avec le réseau SR AIR a été suspendu du côté Bretagne mais avec le colonel Sadi Lecointe qui venait régulièrement me voir à Tours, nous décidions de continuer ce genre de renseignements et d'espionnage dans la région Centre avec les réseaux **Turma Vengeance** et **Andromède**. Nous avions un ami ancien pilote moniteur de l'aviation populaire Albert Carraz, par ailleurs ingénieur électricien, engagé sur nos conseils comme interprète (parlant couramment l'allemand) dans les services techniques de la base aérienne de Tours à Parçay-Meslay et occupée par les Allemands.

En 1942, les réseaux de la France combattante de Londres se sont constitués et Albert Carraz a tout de suite adhéré à Turma Vengeance, Andromède et CND Castille et s'est employé à fournir aussi bien à Sadi Lecointe qu'à moi-même de précieux renseignements sur l'activité de la base aérienne ainsi que sur les emplacements camouflés des avions en dehors du camp à seule fin d'éviter le repérage des avions bombardiers anglais. Ces renseignements étaient transmis à Londres par le radio en relation avec Sadi Lecointe. À l'aviation populaire de Tours, le secrétaire général Gabriel Feuillet en même temps ingénieur instructeur, avait lui aussi été contacté par la Résistance et avait souscrit un engagement au réseau CND Castille dont le chef était le colonel Rémy. Etant donné nos anciennes relations et les nombreuses occasions de nous rencontrer, j'ai tout de suite été mis au courant des exigences et des formalités nécessaires à l'adhésion dans ce réseau. Il s'agissait d'inscrire un article de quelques lignes ou d'un poème sur un morceau de papier qui devait être coupé en deux, une

partie sélectionnée pour Londres, l'autre partie conservée en France, inscrit au nom de pseudonyme choisi et une affectation d'un numéro provenant de Londres. C'est ainsi que j'avais choisi d'être immatriculé sous le nom de **William Duchesne** et numéroté à Londres **39958**, William étant le nom de mon neveu américain, fils de ma sœur naturalisée américaine depuis 1920 et Duchesne, le nom de jeune fille de ma mère. »

#### 5.4.2 Références :

<http://www.memoresist.org/resistant/papin-gaston/>  
<http://lesamitiesdelaresistance.fr/lien13-papin.php>  
<file:///C:/Users/User/Downloads/archambault-pierre.pdf>

### 5.5 MEIFRED-DEVALS Édouard, Hippolyte, André

Pseudonymes : *ALAIN, BOURBON*

Né le 24 septembre 1883 à Lagny (Seine et Marne) de Émile Meifred-Devals et de Marie Thuilleaux

Épouse : Andrée Fleureau

Décédé le 16 mars 1944 à Buchenwald

Réseau : SR Air (Turma Vengeance)

#### 5.5.1 Sa vie

André Meifred-Devals s'engage à 18 ans dans les Chasseurs alpins pour quatre ans, mais est réformé pour raison de santé. Se marie en 1908. Aura trois enfants.

Sous-officier de réserve en 14-18, participe aux combats les plus durs. Est blessé deux fois ; reprend chaque fois le combat. Reçoit la Croix de guerre.

Après la guerre, exerce plusieurs professions, tant d'ordre littéraire et artistique que scientifique et technique. Ainsi, à la création du Palais de la Découverte, en 1937, lui est confiée la création d'appareils de démonstration actionnés par le public.

En 1939, il est bibliothécaire aux Éts Barbier, Bénard et Turenne qui travaillent pour la Défense nationale et fermeront avec l'Occupation.

Est mis alors en contact, par une serveuse du restaurant Laurent (Fernande ; s'agit-il de Fernande Ruelle ?), avec Rupied et le SR Air (c'est lui qui prendra la succession de Zachariasen comme chef d'antenne parisienne du SR Air)

Il commence à sillonner la banlieue pour relever les effets des bombardements alliés sur les usines. Serait alors sous les ordres d'un officier de marine, pseudo *Le Foc* (Viaud) et auraient plusieurs agents sous ses ordres.

Arrêté fin juin 1942, près de Beauvais, par des soldats de la *wehrmacht*, interné dans une caserne hors de la ville et assez vite relâché, une perquisition immédiate à son domicile parisien n'ayant rien donné.

Reprend ses missions et, sous le couvert d'une carte de voyageur de commerce pour une imprimerie de Levallois, fait de fréquents voyages dans la région. Le passage de la ligne de démarcation lui est facilité par M. Frémond, propriétaire dans la région.

Le 6 août 1943, André Meifred-Devals est arrêté par la Gestapo, à Paris, au Palais de la Découverte, interné à Fresnes cinq mois, dont trois et demi d'isolement, entrecoupés d'interrogatoires. En janvier 1944, il est transféré à Compiègne, d'où il est dirigé vers Buchenwald par le convoi 1173 du 27-01-44. Il y meurt le 16 mars 1944.

Déclaré « Mort pour la France », il est décoré de la Légion d'Honneur et reçoit à titre posthume la Croix de guerre et la Médaille de la Résistance.

Son plus jeune fils, Pierre, entré dans la Résistance (Mouvement Défense de la France), a été fusillé par les Allemands le 20 juin 1944 dans le maquis de Seine-&-Oise. Il sera également déclaré « Mort pour la France ».

### 5.5.2 Citation (à l'ordre de la division)

« Agent de renseignements du réseau Turma Vengeance dès novembre 1942. D'un dévouement à toute épreuve, a fourni un travail régulier jusqu'à son arrestation le 6 août 1943. Ne révéla rien au cours de ses interrogatoires. Déporté, est mort pour la France dans un camp de concentration. »

### 5.5.3 Références

- bulletin de l'AASSDN n° 24, p. 47 ;
- texte communiqué par la famille.

## 5.6 PIJEAUD Colette

par Marc Chantran

Née Colette Barry en 1906

Mariée à Félix Pijaud, Compagnon de la Libération, mort pour la France le 5 janvier 1942

Décédée le 13 décembre 1943 à Ravensbruck

On lira la vie de ces deux héros dans l'ouvrage d'André Martel, éd. Privat et SHD, 2006, 304 p., ISBN 2-7089-6867-X

même si la partie Résistance de Colette reste succincte faute de documents...

Colette Pijaud a appartenu successivement à 3 réseaux distincts : Cartwright, Marc France et Turma Vengeance.

Dans ce dernier réseau, c'est le capitaine Viaud qui la recruta.

Sa citation posthume fut la suivante :

« Femme d'un patriotisme ardent, n'hésite pas, malgré ses deux enfants et alors que son mari se bat hors de France avec les FFL, à s'engager précocement dans la Résistance. Entrée d'abord comme agent de renseignement au réseau « Marc-France » puis, lors de la dissolution de ce réseau, elle entre en février 1943 en contact avec « Turma Vengeance ». Agent de renseignement précieux, a une activité soutenue jusqu'à son arrestation survenue le 7 mai 1943. Déportée, meurt en camp de concentration le 13 décembre 1943. »

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre avec étoile de vermeil.



## **6 Le sous-réseau Arc en Ciel**

Fait l'objet d'une recension séparée, voir sur le site.

<http://chantran.vengeance.free.fr/>



## **7 Autres membres du SR Air - Turma**

### **7.1 ANSOT René, Marcel, Henri, Louis**

Né le 15 janvier 1891 à Lille (Nord) de Louis Auguste René Ansot et d'Amélie Buisine

Épouse : Louise Thouin

Profession : officier puis journaliste

Décédé le 6 janvier 1945 à Gross Rosen (Allemagne)

Réseaux : SSMF/ TR, Hanovre ou DMN ou Joie, CLV (Ceux de la Libération-Vengeance)

#### **7.1.1 Sa vie**

Après avoir été enfant de troupe, avoir fait l'Institut industriel de Lille et l'École de Fontainebleau, René Ansot était devenu officier d'artillerie.

En 1914, il fut sur le front de Belgique, puis à Charleroi, à la bataille de la Marne, en Artois, à Verdun. En 1918 il se trouvait dans les Vosges. Intoxiqué à deux reprises, il resta à son poste et, dans la citation à l'ordre de la Division qui le concerne, il est rapporté que, le 18 juillet 1918, il « a poussé jusque sous le feu des mitrailleuses ennemies les reconnaissances de positions pour les batteries appelées à se porter en avant ». En 1919 il servit en Alsace-Lorraine, avant de faire la campagne de Syrie (1921-1922). Il fut libéré en 1924, lieutenant de réserve.

Rappelé sous les drapeaux le 24 août 1939, il fut l'adjoint du chef de bureau de centralisation des renseignements de la 2<sup>e</sup> Région. Une note du BCR (janv. 1940) souligne la compétence et l'énergie avec lesquelles « il a secondé largement son chef dans la phase critique de création d'un service nouveau complexe et qui s'est immédiatement développé dans d'imprévisibles proportions. Officier d'une valeur et d'un mérite hors pair, mis en relief par sa modestie même. »

Démobilisé en août 1940, capitaine de réserve (assimilé au grade de commandant), René Ansot devient journaliste à *L'Écho du Nord* (à *La Voix du Nord*, à Lille, d'après Jean-Émile Rigaud). Ses deux enfants ont alors 20 et 23 ans. Malgré son âge et conscient du danger, il entre dans la Résistance dès ses débuts.

Le colonel Gérard-Dubot, dont il avait été l'adjoint, écrira en 1946 : « Avant d'être démobilisé, le capitaine Ansot avait accepté d'apporter son entier concours à tous organismes qui seraient actionnés par le 5<sup>e</sup> Bureau de l'État-Major de l'Armée, qui auraient "hérité" pour la lutte contre l'ennemi de ses missions de protection et de recherche ». Usant de cet engagement, le colonel Gérard-Dubot met le capitaine Ansot en rapport avec un représentant du Service, le sous-lieutenant Martineau. René Ansot est alors rattaché à Limoges, à Rigaud. En 1941 (d'après une note émanant d'un service de la Présidence du Gouvernement provisoire, sans signature) « Ansot aidait les Belges à gagner l'Angleterre en leur facilitant le départ en zone libre. Il me remit à plusieurs reprises des renseignements militaires concernant des emplacements de matériel, un plan d'emplacements à bombarder en Allemagne et des renseignements de contre-espionnage concernant des agents étrangers ou à la solde de la Gestapo. »

Paul Paillole écrit : « La liaison entre notre réseau belge et TR 112 est assurée une fois par semaine par l'ancien adjoint de Gérard-Dubot au BCR d'Amiens, le capitaine Ansot, dont l'activité CE couvre le Nord et le Pas-de-Calais. Il a repris à Lille ses fonctions de chef du personnel de *L'Écho du Nord*. (...) »

En octobre 1941, c'est une partie de notre réseau belge qui saute. Son chef Dehennin est arrêté avec huit de ses camarades. Ils sont victimes d'un provocateur ; sans doute le même que celui qui a vendu le réseau Genotte. Ces arrestations entraînent celle d'Ansot ».

René Ansot est arrêté par la Gestapo le 5 mai 1942 à Lille, à *L'Écho du Nord*, et interné à la prison de Loos, qu'il quitte le 22 octobre 1942 par le train 55 (en même temps que les membres du réseau Action 1940). Il séjourne alors une semaine à Bruxelles Saint-Gilles et est jugé par le tribunal de Essen. J.F. Courtaud écrit que « son extrême prudence et son refus de répondre aux interrogatoires évita l'arrestation de plusieurs agents avec lesquels il était en contact. Après un jugement, où l'on suppose qu'il fut acquitté faute de preuves », classé « Nuit et brouillard », il est déporté successivement à Esterveghen, Gross Strelitz, Wuppertal, Börgermör et à Gross Rosen, où il meurt le 6 janvier 1945 probablement du typhus. « Mort pour la France », René Ansot, déjà titulaire de la Médaille militaire, de la Croix de Guerre 1914-18, de la Croix de Guerre des TOE, de la médaille Syrie Cilicie et de la Médaille interalliée, a reçu la Médaille de la Résistance.

### 7.1.2 Références

- archives du Bureau Résistance ;
- dossier du SHAT ;
- *Services Spéciaux* de Paul Paillole, p. 261 (éd. Robert Laffont, 1975) ;
- *Mes Mémoires* de Jean-Émile Rigaud (AASSDN) ;
- documents communiqués par la Société d'entraide des membres de la Légion d'Honneur (section du Nord).

## 7.2 DUCHESNE Charles, Emmanuel, Georges

Pseudonyme : *CHARLES*

Né le 20 avril 1911 à Houlgate (Calvados) de Charles Maurice Duchesne et d'Adolphe Jeanne Bouca

Épouse : Nelly...

Profession : électricien

Présumé décédé le 15 avril 1945 à Flossenbürg

Réseaux : SR Air (Samson), réseau Turma, agent P2

### 7.2.1 Sa vie

Charles Duchesne était électricien artisan quand il fut appelé sous les drapeaux en 1939, comme 2<sup>ème</sup> classe dans le Génie.

Le 9 janvier 1943, il signe la formule par laquelle il déclare « s'engager à servir avec honneur, fidélité et discipline dans les FFC pour la durée de la guerre actuellement en cours plus trois mois ». Il est recruté par Brizard pour le réseau Turma, comme radio (il a fait l'École de transmission et de liaison de Versailles). Dans le SR Air, il devient le radio du chef des opérations aériennes (réseaux Samson et Turma), appartient à la DGER.

Il est arrêté le dimanche 26 décembre 1943, en même temps que André Duthilleul, adjoint du commandant Gérard, officier de liaison pour le SR Air entre la France occupée et les bureaux de Londres et d'Alger, Marc de Finfe, ami et aide de Duchesne, et son beau-frère, Armand Lequet.

Le rapport, signé Maurice Moury, chef de réseau P3/AV du réseau Samson, devant servir à établir les droits de pension de Mmes Duchesne et de Finfe, précise les circonstances des arrestations :

« Vers 6 heures du matin, Charles Duchesne quitte son domicile, 7 rue Guersant (Paris XVII<sup>e</sup>), pour se rendre dans la chambre du 6<sup>e</sup> étage, 35 Bd Gouvion-Saint-Cyr à Paris, où il a installé ses postes pour communiquer avec Londres. Conformément à son plan de trafic et aux ordres qui lui ont été donnés par André Duthilleul, il doit être à l'écoute de bonne heure et faire une émission dans la matinée.

Vers 8 heures, alors qu'il travaille tranquillement dans sa chambre, environ 50 hommes de la Gestapo arrivent Bd Gouvion-Saint-Cyr et cernent l'immeuble du n° 35, à l'angle de la rue

Guersant et qui possède une entrée de service sur cette rue. La Gestapo visite l'immeuble et, vers 10 h, découvre Duchesne dans la chambre et l'arrête en même temps que son beau-frère Armand Lequet.

Pendant ce temps un autre groupe d'environ 5 agents de la Gestapo est allé au domicile de Duchesne, 7 rue Guersant. Il y trouve sa femme et son fils Roland, âgé de 10 ans et demi. Les Allemands perquisitionnent minutieusement, ne découvrent rien de suspect, mais attendent.

Vers 10h30, André Duthilleul arrive et, bien qu'il se présente comme un client de Duchesne, qui, pour couverture, faisait de menues installations électriques, il se fait arrêter. Vers midi, deux Allemands restent sur place ; les trois autres emmènent Duthilleul qui, arrivé dans la rue, tente de s'échapper. Les Allemands tirent, Duthilleul est blessé, repris et durement jeté dans une voiture.

Vers 17h Marc de Finfe vient en visite 7 rue Guersant, chez son ami Duchesne. Il est arrêté à son tour par les deux Allemands en planton chez Mme Duchesne qui bien-sûr n'a pas pu sortir. Nos quatre camarades se sont retrouvés le soir même rue des Saussaies. Peu de jours après, ils sont internés à Fresnes.

Armand Lequet, le 11 février 1944, quitte Fresnes pour l'Allemagne. Duthilleul, Duchesne et de Finfe quittent Fresnes vers le 20 mars 1944 et sont transférés à Compiègne. Le 27 avril 1944, ils partent pour l'Allemagne, où, après être passés par Weimar, ils sont dirigés sur Hambourg puis au camp de Flossenbourg.

Marc de Finfe y serait mort en décembre 1944 ou janvier 1945, de faim et d'épuisement (il est dit fusillé dans les Archives d'Alger).

Charles Duchesne y serait mort, lui aussi à bout de force, dans le courant d'avril 1945.

André Duthilleul a été dirigé sur Lubeck peu avant l'arrivée des Alliés et embarqué sur un cargo qui a été coulé par la RAF.

Armand Lequet, seul est revenu mais malade.

Mme Duchesne a appris la mort de son mari et celle de de Finfe par un déporté rentrant de Flossenbourg, le commandant Perrin, qui est venu lui apporter chez elle, vers fin mai 1945, une petite boîte ayant appartenu à son mari.

Le commandant Perrin était lui-même complètement épuisé, il ne pesait que 42 kg, et, pour marcher, devait s'aider de béquilles. Il annonça qu'il devait entrer dès le lendemain à l'hôpital Bichat.

Des parents de Mme Duchesne y allèrent deux jours après et le virent. Le commandant Perrin leur confirma la mort de ses camarades de camp Duchesne et de Finfe. Mme Duchesne voulut le revoir quelques jours après, mais elle apprit que le commandant Perrin n'était plus à Bichat et elle ne put obtenir aucune adresse. »

Déclaré « Mort pour la France », Charles Duchesne sera proposé pour une citation à l'ordre du Corps d'Armée et recevra la Médaille de la Résistance.

### 7.2.2 Références

- archives du Bureau Résistance ;
- *Rapport du Capt Morange* p. 168 (AASSDN) ;
- archives d'Alger (n° 3316 145).

## 7.3 **DUVAL Constant**

Pseudonyme : *MORTAGNE*

Né le 15 mai 1878 à Fresnes (Orne) de Arthur Duval et de Marie Élise Philomène Maunoury

Épouse : Marie Wroblenski

Profession : médecin

Décédé le 29 mars 1942 à Düsseldorf (Allemagne)

Réseaux : SSMF/TR, SR Kléber, réseau Roy, mission Lenoir, réseau Hector, réseau Vengeance, réseau Turma, agent P2

### 7.3.1 Sa vie

Ancien combattant, Constant Duval avait été gazé devant Reims et avait refusé de se faire évacuer. Il était médecin major au 10<sup>e</sup> régiment d'infanterie, puis, en 1917 au 223<sup>e</sup> régiment d'artillerie.

Démobilisé en 1919, il devint médecin chef de l'hôpital de Vierzon et se maria. Il possédait une propriété à l'Île-Marie qui devait être détruite par les SS avant leur départ le 15 août 1944.

Trop âgé pour faire la guerre de 39-40, dès la retraite de 40, il s'engage dans la Résistance. Recruté par le commandant Boué du SR Air, il est agent P2 à partir d'octobre 1940, dans le réseau Turma. Il est également recruté par Caron pour le réseau Action. Son chef de réseau dira sobrement : « Résistant de la première heure, a organisé avec efficacité les filières à la ligne de démarcation. De haute valeur. »

La fiche de proposition pour la Médaille de la Résistance en dit davantage :

« Chef de secteur d'un service de renseignement de l'Armée à Vierzon, il a organisé des boîtes à lettres de réception sur la ligne de démarcation, ouvert des filières pour l'acheminement des courriers, des liaisons ou des prisonniers évadés.

A opéré lui-même le passage de documents à travers la ligne de démarcation quelles que soient les circonstances et à tous moments, au péril de sa vie.

Devant les difficultés de passage, il avait entrepris la confection de faux papiers allemands et français.

D'un tempérament très généreux, s'est opposé à ce que des jeunes franchissent la ligne avec des courriers dangereux et les a remplacés chaque fois.

Malgré l'arrestation de ses compagnons d'arme, il est resté à son poste.

Arrêté lui-même le 9 octobre 1941 à six heures du matin par la Gestapo en uniforme à Vierzon (un nommé Bahni de la Gestapo de Vierzon a assisté à l'arrestation et à la perquisition), il a été incarcéré à Fresnes jusqu'au 16 décembre 1941, puis transféré en Allemagne le 19 décembre avec un convoi d'intellectuels.

Il n'a jamais rien laissé connaître à l'ennemi sur l'organisation de nos services, ni les points de contact avec l'état-major qu'il connaissait.

Transféré à Wupperthal puis à Düsseldorf où il décède des suites de mauvais traitements le 29 mars 1943. »

D'après l'attestation de tous ses camarades de captivité, il n'a plus été revu à la prison de Düsseldorf depuis mars 1943, date à laquelle on perd sa trace (renseignement donné par Mme Duval). Il est possible qu'il ait été fusillé.

Constant Duval recevra la Croix de Guerre (citation à l'ordre du corps d'Armée) et la Médaille de la Résistance.

### 7.3.2 Références

- archives du Bureau Résistance ;
- fiche pour la Médaille de la Résistance ;
- déclarations de Mme Duval.

## 7.4 GUY Henri, Lucien

Pseudonyme : *HENRI, OSCAR, Henry GILARDONI, LE MOUSSE*

Né le 14 janvier 1922 à Soisy-sur-Montmorency (auj. Val d'Oise) de Marcel Henri Guy et de Lucienne Jolivet

Célibataire

Étudiant

Décédé le 2 juillet 1944

Réseaux : Samson du SR Air, Turma Vengeance, agent P2

#### 7.4.1 Sa vie

Henri Guy prépare l'entrée à Saint-Cyr, il a 21 ans quand, affecté au 2<sup>e</sup> Bureau de l'armée de l'air, il devient, dans le réseau Samson, adjoint d'un chef de secteur. Il a été recruté en mars 1943 comme agent de liaison et effectue le transport de courrier.

Arrêté le 15 mars 1944 à Saint-Brieuc, il est transféré à Fresnes le 21 juin puis, le 26 ou 28 juin, à Compiègne et déporté en Allemagne. Il y meurt le 2 juillet 1944, à 22 ans.

Déclaré « Mort pour la France », il recevra la Croix de guerre avec étoile d'argent et la Médaille de la Résistance.

#### 7.4.2 Références

- archives du Bureau Résistance ;
- archives d'Alger (dossier 3316 196).



## **8 La centrale Turma**

### **8.1 Les responsables**

#### **8.1.1 Chef de la centrale : Jean CHARBONNEAUX (Cumulo)**

Lire sa biographie sur le site : *Hommage en Jean Charbonneaux*

#### **8.1.2 Chef du secrétariat : Pierre MALLEZ (Mercure)**

Lire sa biographie sur le site : *Je suis un espion*

#### **8.1.3 Secrétaire : Adrien BORIES (Priam)**

Lire sa biographie sur le site : *Souvenirs*

### **8.2 Témoignage de l'abbé Cyprien VILLIEN**

Rapporté par Mlle Patrimonio, 16 mars 1946

Entre crochets : ajouts par écrit

#### **8.2.1 Situation en juin 1940**

Monsieur l'abbé Villien est un vieillard bienveillant, petit et ridé, aux cheveux blancs, en auréole, et au nez bourgeonnant. Il a fait plusieurs séjours en Angleterre (meetings d'Oxford) et aime bien les Anglais.

En juin 1940, il est resté à Paris, prêchant l'exemple du calme autour de lui, sans beaucoup de succès. Les gens ne veulent pas se laisser convaincre et partent sur les routes. L'armistice l'atterre, il est de suite contre Pétain, car il lui en veut d'avoir signé l'armistice. Mais autour de lui, un seul ecclésiastique d'abord, puis un second pensent comme lui, tous les autres se tiennent sur la réserve. L'abbé Villien fut « bien chiffonné » lorsque, le premier dimanche après l'armistice, le curé de la Trinité, qui dirigeait les cérémonies, inscrivit comme cantique au programme : « J'irai la voir un jour... » « Vraiment, ce n'était pas compromettant ». Il se souvient de s'être entretenu de l'armistice avec une dame sous le porche de l'église, alors que ce n'était pas encore chose faite, et il disait à son interlocutrice qu'il nous faudrait probablement laisser la libre disposition de nos ports aux Allemands pour leurs attaques contre l'Angleterre, quand un balayeur non loin de là s'écria : « comment on pourrait accepter une chose pareille ? »



#### **8.2.2 Contacts avec la Résistance**

L'abbé Villien fit de la Résistance à cause d'une jeune fille, Mlle Chalufour Marguerite Marie, chef de guides, qui tenait un cabinet de lecture à Meudon. Il la connaissait bien avant-guerre, et la perdit de vue à l'exode. En mai 1943, il la rencontre par hasard, et au bout d'un moment de conversation, Mlle Chalufour lui avoue que si elle n'est pas venue le voir plus tôt, c'est qu'elle le croyait pétainiste. Il proteste qu'il ne l'a pas été un seul instant.

[Mai 1943 : rencontré Mlle Mag-Marie Chalufour, habitant Meudon, 64 rue Alex Guilment, tenant un cabinet de lecture « la Renaissance », 9 rue Jean Goujon. Elle me recommande Mlle Barland, 3 rue des Saints-Pères, chargée de trouver des planques à ceux qui se cachent.]

En juin 1943, Mlle Chalufour vient lui demander s'il accepterait, le cas échéant, de donner l'hospitalité à des gens se cachant. Il accepte. Mlle Chalufour le met alors en relations avec une autre jeune fille, Mlle Barland, dont le père, administrateur du Bon Marché, ne sait rien de l'activité de sa fille.

[Juin 1943 : avons hospitalisé quelques jours un réfractaire, désigné pour partir en Allemagne.]

### 8.2.3 Contact avec Vengeance

Mlle Barland lui envoie, dans les premiers jours de juillet Jean-Marie Charbonneaux, alias *Cumulo*. Charbonneaux loge une quinzaine de jours chez l'abbé, mais il a peur d'être filé et change de domicile, tout en continuant à venir travailler chez l'abbé Villien. Il reçoit là *Mercure*, élève de HEC qui habite le Nord, et qui vint le voir à son retour de Buchenwald. Il reçoit aussi *Chartreux*, dit encore *Pèlerin*, c'est-à-dire le docteur Vic Dupont. Charbonneaux était un garçon charmant dont l'abbé garde un souvenir parfait ; il était très religieux comme *Mercure* et *Pèlerin*. Ils travaillaient là surtout le matin, moins régulièrement l'après-midi. Au début, Charbonneaux est très réticent puis en arrive à parler plus librement avec l'abbé, et à faire confiance aussi à une vieille fille qui tient son ménage et à sa concierge.

[1<sup>er</sup> juillet 1943 : avec le mot de passe, se présente *Jean-Marie* qui prit ensuite le nom de *Cumulo* (M. Charbonneaux). Il resta chez nous une quinzaine de jours, venait travailler avec lui *Chartreux* qui devint *Pèlerin* (M. Vic Dupont). *Cumulo* couchait à la maison, y travaillait toute la journée. Parti le 15, il nous demande de prendre en pension (vivre et couvert) son jeune dessinateur *Henri* (fils Huguet). Il reste chez nous jusqu'au début du mois d'août. Nous partons en vacances et rentrons vers le 6 septembre.]

Du 1<sup>er</sup> au 15 août 1943, l'abbé héberge un certain *Henri*, dessinateur à la gare du Nord, envoyé par *Cumulo*, et fut arrêté comme son frère en septembre 1943.

Le 15 août, l'abbé part en vacances pour un mois. À cette date (15 septembre), il héberge Boriès, dit *Priam*, qui n'est pas un dirigeant du mouvement, séminariste à l'époque, mais qui a maintenant renoncé aux ordres et qui a fait son droit à Riom. Il logea à la Trinité jusqu'au 4 octobre, date de la disparition de *Cumulo*.

[Septembre 1943 : à ce moment, *Cumulo* nous a demandé de faire notre salle à manger un bureau de travail, où il arrivait chaque matin avec Pierre -Mallez-, dit *Mercure*, et ils travaillaient toute la journée avec *Priam* (séminariste Boriès Adrien habitant actuellement 6 rue de l'Horloge à Riom). *Pèlerin* venait presque chaque jour.]

Les réunions *Pèlerin*, *Cumulo*, *Mercure*, Mlle Barland, Mrazovitch (dit *Georges*) continuent jusqu'au 4 octobre. Le 3, *Mercure* ne vient pas travailler, le 4 *Cumulo* part à 4 heures et demie avec le courrier et ne revient pas. Le 5, il y a naturellement dislocation du groupe. L'abbé Villien cache les archives dans les cryptes de l'église –malheureusement, il les confie à l'abbé Tassel, dit *Achille*, actuellement au grand séminaire de Lisieux, qui les repasse à *Bernard*, mort en Allemagne. *Bernard*, de son vrai nom Lauvray, fils d'un sénateur de l'Eure, essaie de regrouper le mouvement.

[Octobre 1943 : le dimanche 3, Pierre -Mallez- ne vient pas travailler. Inquiétude. Le 4, *Cumulo* part à 4 heures et demie avec le courrier et ne revient pas. Le 5, dispersion... Boriès s'en va en Normandie après avoir détruit un certain nombre de documents. Il en reste que nous cachons d'abord chez nous, puis dans les sous-sols de l'église.

Novembre 1943 : Avec un mot de passe se présente un jeune homme appelé *Achille* (séminariste Jacques Tassel, aujourd'hui au grand séminaire de la Mission de France 0 Lisieux). Il vient chercher les documents laissés par *Priam*.]

### 8.2.4 Ça suit

Le groupe reconstitué, qui comprend *Bernard*, Mlle Barland, Mme Charbonneaux, Mrazovitch, plus quelques autres, *Patrick* (?), *Achille* (?) qui viennent plus rarement, continue son activité chez l'abbé. Ce dernier se souvient qu'un jour *Bernard* disait à Charbonneaux : « vous devriez avoir une liste des noms et adresses des membres » et que Charbonneaux lui répond : « j'ai trente noms et adresses dans la tête et je voudrais parfois les oublier, parce que je ne sais pas ce que je ferais si je suis torturé. » [Bernard Lauvray (?)] fut en effet beaucoup torturé, mais ne parla pas. Il tenta à deux reprises de se tuer dans sa prison, la première fois en s'ouvrant les veines avec une tasse cassée, la seconde en se pendant avec son pantalon. Il ne

réussit pas, mais à la suite de ces deux tentations, les Allemands cessèrent les tortures. Emmené en déportation le 15 août 1944, il n'est pas revenu.

[Décembre 1943 : *Priam* revient, nous le logeons ; un nouveau réseau est en train de se reconstituer, organisé par *Bernard* (Lauvray, fils d'un sénateur de l'Eure). Viennent pour les rendez-vous *Bernard*, M(me) *Cumulo* (Charbonneaux), *Achille*, *Georges* (Mrazovitch), Mlle Barland ; *Patrick* fut arrêté le lendemain de son unique visite chez nous ; Marival (*Pellenc*).]

En décembre 1943, le groupe reconstitué est de nouveau dispersé. Marival (alias *Pellenc*) est arrêté le lendemain de son unique visite chez l'abbé Villien. Mrazovitch et *Bernard* ont un rendez-vous chez Marival. Ils ont l'impression que la Gestapo les file et ils s'échappent. Mrazovitch qui n'est pas particulièrement courageux, arrive tout flageolant chez l'abbé pour lui dire que Marival les a probablement livrés (la crainte qui habite toujours Mrazovitch et son perpétuel souci de sa famille agacent considérablement ses camarades de résistance). Un certain *Nimbus* vient avertir l'abbé de faire disparaître rapidement tous les papiers, et *Bernard* et Mrazovitch sont arrêtés dans la semaine. *Priam* retourne en Normandie, où il continue de travailler.

[fin janvier ou commencement de février 1944 : *Bernard* et *Georges* ont un rendez-vous chez Marival. Ils ont l'impression qu'ils sont guettés par la Gestapo et que Marival les a attirés dans un guet-apens, ils s'échappent. *Nimbus* (dont nous ne savons pas le véritable nom) vient m'avertir de faire disparaître « en vitesse » tous les papiers. *Georges* et *Bernard* sont arrêtés dans la semaine. *Priam* nous quitte et retourne à Évreux (où il habitait avant la guerre).]

En juillet 1944, *Achille* présente à l'abbé un réfractaire, *Jean*, séminariste lazariste, qui participe aux bagarres de la Libération où il reçoit une balle dans la cuisse. Remis, il disparaît.

[*Achille* nous présente *Jean* (un séminariste lazariste), nous le logeons. Il prend part aux échauffourées des jours de la Libération et il a la cuisse traversée par une balle. Il se remet assez vite de sa blessure et il disparaît...]

(Archives Nationales, 72AJ/81/V/pièce 14)

### **8.3 Un agent de liaison : l'abbé Gilbert THIBEAUT**

Le texte choisi ici est extrait (chap. VI, pp. 87-92) de *Leur calvaire* (Paris, Fayard, coll. *le livre chrétien*, 1954, in-8, 128 p.) du colonel Rémy, sur le Père Gilbert Thibeaute, alias *Cardinal à Vengeance*.

Décédé le 18 août 1995, il n'a pas eu le temps de recevoir la rosette de la Légion d'honneur qui lui était attribuée l'année précédente.

*Masuy* : il s'agit de Georges Delfanne, Belge membre de la Gestapo. Condamné à mort après-guerre, il est exécuté le 1<sup>er</sup> octobre 1947.



#### **8.3.1 Le récit de Rémy**

Le festin durait depuis cinq jours et cinq nuits, entrecoupé de longues pauses réservées à des exercices d'un autre ordre. Peu de restaurants du marché noir auraient pu faire mieux, en ce mois d'octobre 1943 : des boîtes de thon à l'huile, du beefsteak pommes frites, des fromages « à 40 % de matière grasse » s'épalaient sur la table, accompagnés de bouteilles de vin, de liqueurs variées, et de paquets de cigarettes où l'on pouvait puiser à volonté. Immobiles sur leurs chaises, les quatre convives tenaient leurs yeux baissés. Il leur aurait été impossible, sans éprouver l'envie de vomir, de regarder ce repas qu'on leur offrait toutes les six heures. Défense absolue d'échanger le moindre mot avec son voisin.

Debout, derrière les chaises, quatre soldats de la *wehrmacht* veillaient à l'exécution de la consigne, tandis qu'un petit homme maigre et nerveux, aux cheveux d'un châtain très foncé soigneusement plaqués sur le crâne et séparés par une raie impeccable, aux yeux gris-vert dont l'éclat se faisait parfois insoutenable, au teint chargé de bile, allait et venait dans le salon, tirant de longues bouffées de son gros cigare. Il parlait de tout : du génie de Hitler, de la puissance invincible du III<sup>e</sup> Grand Reich allemand, de l'obéissance due au maréchal Pétain, chef légitime de l'État français, de littérature, de philosophie... À l'entendre, il aurait été distingué naguère comme l'un des plus brillants élèves « de la meilleure des universités allemandes ». Il s'arrêta enfin et, changeant brusquement de ton, se frottant les mains, il apostropha ses prisonniers :

- Parfait, les gars ! Vous avez tous bien *parlé*. Un verre de cognac, pour vous remettre de vos émotions ? C'est du cognac français, s'il vous plaît... Je l'ai acheté spécialement pour vous ! Il est vrai que je pouvais me permettre cette petite fantaisie, avec l'argent que je vous ai fauché...

L'un des convives qui écoutent silencieusement *Masuy* sait que celui-ci bluffe : aucun de ses trois camarades n'a parlé, non plus que lui-même. Il sait aussi à quel argent *Masuy* fait allusion : il s'agit des 200.000 francs qui ont été saisis sur Raymond Fresnoy, l'agent de liaison arrêté quinze jours plus tôt, et qui est passé au service de l'ennemi.

Le prisonnier s'appelle Gilbert Thibaut. C'est un religieux qui appartient à l'ordre des Oblats de Marie-Immaculée. Fuyant le S.T.O., il a quitté voici quelques mois le scolasticat de La Brosse-Montceaux et s'est jeté dans la résistance active. Ceux qui l'entouraient, au réseau de renseignements Turma, étaient presque tous de jeunes catholiques, en qui il a reconnu des « âmes d'élite, profondes et ardentes, se soutenant les unes les autres dans l'idéal commun par les liens de la plus chaude amitié ». Le Frère Gilbert Thibaut a reçu le pseudonyme de *Cardinal*. Courant Paris tout le jour pour faire la levée des « boîtes aux lettres » clandestines, dînant d'une baguette de pain trempée dans le triste « café national », il rentrait le soir à sa petite chambre, harassé de fatigue, pour mettre en ordre les documents qu'il avait recueillis. Tard dans la nuit, il les classait, les recopiait à la machine. Puis, n'en pouvant plus, il se jetait sur son lit, sombrant dans un mauvais sommeil que tourmentait une angoisse sourde, faite de l'attente confuse de cette Gestapo dont il lui avait été dit qu'elle aimait surgir à l'aube... Les mille liens qui unissaient *Cardinal* à ses camarades l'enserraient plus sûrement que la plus solide des chaînes. Que l'un d'eux fût pris, un seulement, qu'il parlât...

L'aube venait. Ce n'était pas encore pour cette fois-ci. *Cardinal* se levait, le corps brisé. Après une toilette hâtive, la journée de travail commençait, à la fois exténuante et traquée, toute pareille à celle de la veille. Le 1<sup>er</sup> octobre 1943, cette aube l'avait réveillé sans que rien d'insolite se fût manifesté pendant la nuit. Et pourtant, à son insu, le destin de *Cardinal* était déjà marqué depuis huit jours.

Chacun ignorait, à Turma comme dans les autres [réseaux] qui formaient [la centrale] Parsifal, que l'agent de liaison Fresnoy, dit *Raymond*, ou encore *Renouard*, chargé de la collecte des courriers pour la « centrale », était tombé le 23 septembre dans un traquenard organisé au square Sèvres-Babylone par son camarade Bernard Fallot qui, depuis deux ans, jouait le rôle de provocateur au profit de son maître, le Belge Georges Delfanne, dit *Masuy*. Conduit devant celui-ci, *Raymond* avait été dépouillé de la somme qu'il devait remettre aux réseaux, et d'un carnet où ses rendez-vous étaient soigneusement notés. Le marché lui avait été mis en main par *Masuy* : s'il acceptait de piloter les gens de l'*abwehr* pour faciliter l'arrestation de ceux qu'il devait rencontrer au cours des journées à venir, il serait remis en liberté, une fois que sa tâche aurait été accomplie. Sinon...

Fresnoy s'était tout de suite soumis. À 7 heures du soir, ce 1<sup>er</sup> octobre, sur un trottoir du boulevard Saint-Michel, il faisait patienter les trois « clandestins » qui lui avaient déjà remis leurs courriers. Pour compléter son tableau de chasse, il lui fallait aussi *Cardinal*... Trois

voitures attendaient, qui stationnaient un peu plus bas. Les nouveaux maîtres de *Raymond* se tenaient tout près, dissimulés sous des portes cochères, ou feignant de contempler des vitrines. *Cardinal* arriva enfin, tout souriant. Il tendit à Fresnoy le petit paquet qui contenait son courrier. Après l'avoir pris, l'autre sortit de sa poche une paire de menottes qu'il tenta, comme en se jouant, de passer aux poignets de son camarade. Croyant à une plaisanterie de mauvais goût, *Cardinal* allait protester quand il sentit la pression de deux canons de pistolets qu'on lui enfonçait dans le dos. Une quinzaine d'individus entouraient déjà les quatre jeunes résistants, stupéfaits.

- Alors, mon petit *Castor*, ça te change ? railla Fresnoy, s'adressant à l'un d'eux dont les mains, comme celles de ses camarades, étaient déjà enchaînées.

Les « traction avant » s'étaient arrêtées devant un immeuble cosu qui portait le n° 101 de l'avenue Henri-Martin, presque en face de la gare du chemin de fer de ceinture. On avait introduit les quatre prisonniers dans un appartement d'angle, situé au rez-de-chaussée. Le bureau où les attendait *Masuy* était somptueusement meublé, avec, à ses murs, un portrait de Hitler et un autre de Goering. Des fleurs, que la secrétaire dénommée Moussia changeait soigneusement chaque jour, baignaient dans un vase.

- Vous avez voulu jouer à la petite guerre ? avait dit *Masuy*. Vous avez perdu, il faut payer.

Les prisonniers furent soumis à une fouille minutieuse, après quoi on les enferma dans des armoires métalliques qui faisaient office de cachots. Trop petites pour qu'on pût s'y tenir debout, elles étaient aussi trop étroites pour permettre de s'asseoir. *Cardinal* se recroquevilla dans la sienne, tandis que *Masuy* s'en allait dîner. Il demeura ainsi accroupi pendant trois heures, puis, tout moulu, fut enfin conduit au salon où ses trois amis se trouvaient déjà rassemblés sous bonne garde. On le fit entrer dans le bureau du « patron » avec un de ses camarades, à qui *Masuy* ordonna :

- Assieds-toi là ! Écris sur cette feuille de papier : *Je vais parler*. Toi, l'autre, ajouta-t-il en se tournant vers *Cardinal*, déshabille-toi, et à genoux !

Les acolytes de *Masuy* firent en sorte que *Cardinal* obéît promptement à cet ordre. Quand, complètement nu, les mains menottées derrière le dos, il se fut mis à genoux, *Masuy* se rua sur lui, le frappant à coups de pied dans le ventre, dans la poitrine, dans la figure, avant de lui écraser son poing sur le nez. Fatigué, il abandonna bientôt sa victime pour aller s'asseoir derrière son bureau, ouvrant un tiroir d'où il sortit quelques instruments chromés, au mécanisme apparemment délicat, pourvus de vis de précision.

- Tu vois celui-ci ? dit-il au malheureux *Cardinal*. C'est pour écraser les doigts, ou les parties sexuelles, au choix. Cet autre tord et écrase en même temps : j'écarte le compas, et ça prend à la fois la pomme d'Adam et le nez. J'ai aussi tout ce qu'il faut pour arracher les ongles, ou électrocuter. Tu as compris ?

Mais *Cardinal* ne semblait pas avoir compris. Sur un signe de *Masuy*, il fut entraîné jusqu'à la salle de bains. La baignoire était remplie d'une eau sur laquelle surnageaient des cheveux, et que souillait du sang mélangé à des déjections. *Cardinal* y fut jeté : l'eau était refroidie par des blocs de glace. Ses tortionnaires passèrent une sangle sous ses reins. *Masuy* arrivait, en manches de chemise, un tablier de toile cirée protégeant son pantalon contre les éclaboussures, une matraque de caoutchouc à la main.

- Vas-tu parler ? demanda-t-il à *Cardinal*.

Celui-ci n'ayant pas répondu, la matraque s'abattit sur lui pendant que sa tête était plongée sous l'eau. Quand, grâce à la sangle, il fut ramené à la surface, à demi asphyxié, il put voir *Masuy* qui consultait son chronomètre pour vérifier si l'immersion n'avait pas dépassé le temps voulu. Son camarade, impuissant, avait été contraint d'assister de bout en bout à son supplice, afin de pouvoir réfléchir au sort qui serait le sien tout à l'heure.



- Vas-tu parler ? demanda à nouveau *Masuy* quand *Cardinal* eut été ramené dans son bureau.

Il jouait nonchalamment avec ses petits instruments chromés.

- Tu entends ?

D'une pièce voisine venait un bruit régulier qui ressemblait à celui d'une pompe.

- Tu sais ce que c'est ? Une machine à faire le vide. Ou tu vas répondre à mes questions, ou bien je vais te passer à la cloche...

*Cardinal* ne répondit pas. Il priait en dedans de lui-même, suppliant Dieu de lui donner assez de force pour garder le silence. *Masuy* reprit sa matraque... Quand notre ami fut reconduit à son armoire de fer, il était brisé, anéanti, à demi mort. Mais, par un regard échangé avec celui qui allait prendre sa place, il avait pu faire comprendre à celui-ci qu'il n'avait rien dit, et qu'on pouvait faire en sorte de se taire.

Tard dans la nuit, les membres rompus, les tempes bourdonnantes, son dos cuisant sous mille brûlures, *Cardinal* fut extrait de son placard. Il retrouva au salon ses trois camarades aussi mal en point que lui-même. Le premier repas de la série était sur la table.

Trois heures après, la séance d'interrogatoire recommençait. Les cris, la baignoire, les menaces et les coups allaient alterner jusqu'au repas suivant, auquel nul des prisonniers ne toucherait davantage qu'au premier. Il en irait ainsi pendant cinq jours et cinq nuits, jusqu'à ce que, dépité, lassé, *Masuy* fît conduire les quatre hommes à la Gestapo de la rue des Saussaies, dernière étape avant Fresnes.

C'est là que, le 3 décembre 1943, « premier vendredi du mois, fête de saint François-Xavier, patron des Missionnaires, la Reine des Oblats, Marie-Immaculée, daigna, a écrit le P. Thibaut, m'accorder une autre grâce, inestimable celle-là, si ardemment désirée et accueillie avec une si grande joie ! »

Il avait pu, en effet, en vertu d'une procuration accordée par son Père Général à l'aumônier allemand, renouveler ses vœux entre les mains de celui-ci.

« Ce fut un recueillement intense de toute la journée, une action de grâces perpétuelle. Et pourtant, quel abîme entre la nudité de la cellule, ce prêtre en habits laïcs, ce prisonnier aux mains sales, aux vêtements usés jusqu'à la corde, et les belles cérémonies du Scolasticat, les ornements sacrés, les cierges, le cantique d'Oblation, l'enthousiasme fraternel du *Quam bonum et quam jucundum* ! Mais j'étais Oblat et, s'il plaisait à Dieu, bientôt je mourrais Oblat. J'aurais presque pu dire : *Ad mortem usque perseveraturum*. Et que signifiait cette conclusion : *Sic Deus me adjuvet* ! Depuis l'arrestation, Dieu ne faisait rien d'autre, et je sentais Sa présence et Son aide d'une manière presque tangible. »

Le 14 janvier 1944, le religieux quittait Fresnes pour Compiègne, d'où il prenait bientôt le chemin de la déportation. Il est rentré d'Allemagne, et si Dieu a fait qu'il a repris sa place dans sa grande famille spirituelle, c'est sans doute que sa tâche n'était pas terminée.

### 8.3.2 Références

Voir aussi les éléments biographiques mis en lignes par les Oblats :

[http://www.oblatfrance.com/index.php?id\\_page=384](http://www.oblatfrance.com/index.php?id_page=384)